

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

074
A 345-2

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE. No 478 — SAMEDI, 1^{ER} JUILLET 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SAINT-HENRI (PRÈS MONTRÉAL) — LE MONUMENT JACQUES CARTIER

Photographie J. N. Laprés—Photogravure Armstrong

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 1er JUILLET 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Dernier salut au drapeau, par Jules Saint-Elme.—Lettre d'Acadie, par Jules Lanos.—Nos banques Canadiennes, par J. St-E.—Poésie : A mademoiselle B. de M., par Mont du Liban.—Les caravelles, par Germain Beau-lien.—La Côte du "Colonel," par Régis Roy.—La Statue de Jacques-Cartier, par E. Z. Massicotte.—Conventum du collège de l'Assomption, par J. St-F.—Nouvelles à la main.—Chronique artistique, par Du-fresne.—En chemin de fer, par Fauvette.—Notes et faits : Les premières horloges ; Sables qui chantent, par Le Chercheur.—Rapport de la Banque Jacques-Cartier.—Rapport de la Banque Ville-Marie.—Pari d'un Anglais.—Choses et autres.—Nos Feuilletons.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Saint-Henri de Montréal : Le monument Jacques-Cartier.—Les trois caravelles de Christophe Colomb dans le port de Montréal : La Santa Maria ; La Pinta ; La Nina.—Les fêtes du collège de l'Assomption : Groupe des anciens élèves.—Portraits : M. Dagenais, maire de Saint-Henri ; M. J. A. Vincent, sculpteur.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga-liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

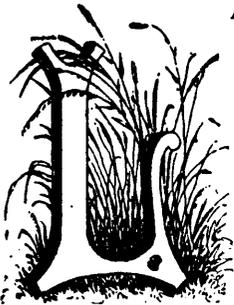
NOS PRIMES

LE CENT-NEUVIÈME TIRAGE

Le cent-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu samedi, le 1er JUILLET, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

ENTRE-NOUS



A fête, que dis-je ! les fêtes nationales, les grandes fêtes nationales sont terminées, et le peuple, épuisé des efforts patriotiques qu'il a faits en ces jours de liesse, se repose et dort.

Nos orateurs, selon l'usage antique et solennel, ont dit, sinon prouvé, que nous sommes la première nation du monde, la plus religieuse, la plus morale, la plus étonnante que l'humanité ait jamais enfantée, que nous avons une mission à remplir, cette fameuse mission qui doit transformer la terre, l'épurer, la rendre meilleure et en faire un Eldorado ; nous sommes la fontaine de Jouvence, l'élixir de longue vie, la panacée universelle et, chose étonnante, on dit qu'il y a encore des gens qui semblent ne pas le comprendre, ne pas être convaincus de cette vérité indéniable et qui ferment les yeux devant la clarté aveuglante de cet axiôme.

Pauvres gens !

L'avenir, qui est, dit-on, le miroir du passé et la conséquence du présent, leur prépare un chemin de Damas, dont ils ne pourront se détourner, et les écailles tomberont de leurs yeux à leur grand étonnement.

Ceci est tellement évident, que tenter de le prouver serait œuvre de fou ou tout au moins de cerveau fêlé.

* * Cependant, car tout paysage a ses ombres et toute vérité son côté faible, me serait-il permis de faire quelques réflexions à propos de la manière — pure question de forme, puisque le fonds est inattaquable — dont les choses se sont passées.

Au banquet, par exemple ?

Comme je n'y étais pas, je me contente de lire le menu et les santés.

— MENU —

Soupe

PURÉE CRÉCY

Bravo ! Merci !! Vive l'Angleterre !!!

Nous sommes en plein jour de fête nationale, en plein jour de St-Jean-Baptiste, c'est le jour de fête annuelle de la France du Nouveau-Monde. Banquettons, mes amis ! Asseyons-nous tous, enfants de la France, au banquet de la Patrie ! ! A table et n'oublions ni notre histoire, ni notre passé, ni notre mission ; à table !

Attaquons le potage, chers fils des hauts faits de la Gaule, *gesta Dei per Francos* !

Ce potage, comme l'indique son nom, est une attention délicate, et nos cousins de France seront fiers, demain, en apprenant que nous n'oublions rien de ce qu'ont fait et souffert nos aïeux.

Ce potage, cette soupe, est une purée Crécy.

Un beau nom, mes amis, qui rappelle un grand jour où les Anglais firent une purée de Français, à la bataille de Crécy !

Ce seul mot nous reporte à six siècles en arrière ; ce fut un grand jour, que ce potage nous rappelle d'une manière si patriotique qu'il faut en dire quelques mots.

"L'armée française est mal pourvue d'engins et de machines ; ses vivres ne sont pas assurés ; le roi et la noblesse estiment que le courage supplée à la prévoyance, et que l'élan chevaleresque surmonte tous les obstacles.

"Le nombre, l'imprévoyance, la discipline, l'infériorité du nombre ; de part et d'autres un courage égal. Telles sont les conditions dans lesquelles s'engage la lutte.

"La bataille de Crécy est le premier grand désastre que l'armée royale subit par son imprévoyance. Philippe de Valois avait une armée de 70,000 combattants.

"Edouard III n'avait que 30,000 soldats : son fils, le prince de Galles, portait une armure de bronze bruni, qui lui valut le surnom de Prince Noir. Le roi Edouard, dit Froissart, n'avait ni casque, ni cuirasse, mais un chapeau et un pourpoint en velours vert, brodé en or ; il tenait un bâton blanc à la main.

"Dans l'armée française, le combat avait été engagé par les arbalétriers génois. Mais l'impatience des chevaliers était telle que, voyant les Génois repoussés par les archers anglais, Philippe s'écria :

"—Or tôt, tuez toute cette ribandaille, car ils nous empêchent la voie !

"Après la purée de la ribandaille, faite par les Français, commença la purée de la chevalerie française par les archers anglais."

Merci aux organisateurs de la Saint-Jean-Baptiste d'avoir choisi, pour soupe, une aussi bonne purée portant un nom si plein de souvenirs !

On n'est pas plus Français.

* * C'est au même banquet que le président a porté de la santé de France et non celle du président de la République française, bien que l'on n'eut pas proposé la santé de l'Angleterre, mais celle de la reine.

Encore une attention délicate à laquelle les

Français de France seront très sensibles, bien qu'ils n'agissent pas ainsi.

Il y a quelques jours, en effet, l'amiral Cavelier de Cuverville, commandant en chef, préfet du premier arrondissement maritime de France, donnait un grand dîner en l'honneur de l'état-major du croiseur russe *Général-Amiral*, arrivé sur rade de Cherbourg, la veille.

Entre parenthèses, tous ceux qui ont connu l'amiral de Cuverville, à Montréal et à Québec, savent qu'il n'est pas tout à fait républicain, mais qu'il est aussi français que le drapeau tricolore.

Or, voici le texte du toast très significatif porté par l'amiral :

"Messieurs,

"Chez nos voisins, auxquels nous pouvons emprunter bien des choses excellentes, il est de tradition qu'aucun toast ne soit porté avant la santé du chef de l'Etat. Cet usage est bon à suivre ; il affirme le respect dû à l'autorité ; or, ce respect est une force.

"Messieurs à la santé du président de la République française !"

"Et, maintenant, le moment est venu de porter cet autre toast qui, j'en suis persuadé, est depuis longtemps sur vos lèvres :

"Aux amis de la France ! à la famille impériale de Russie, dont l'auguste chef prodiguait naguère à la marine française des témoignages de sympathie dont notre pays tout entier lui reste reconnaissant ! A la nation russe, à son armée et à sa flotte que symbolise le nom même du bâtiment auquel nous sommes heureux d'offrir l'hospitalité !"

"Au début de ma carrière, j'ai pris part au duel gigantesque d'artillerie qui s'est livré devant Sébastopol ; dans des combats mémorables, nos deux armées ont fait preuve d'une égale vaillance, de la même abnégation ; elles ont appris à se connaître et à s'apprécier. Ces luttes du passé n'ont laissé derrière elles aucune amertume ; au contraire, elles ont engendré les sentiments d'estime et de mutuelle sympathie que fortifient aujourd'hui des intérêts communs. En est-il une meilleure preuve que la réception magnifique faite, il y a deux ans, à la division de l'amiral Gervais ? Cet accueil, dont le retentissement dure encore, a été le point de départ de ces échanges d'amitié qui se manifestent entre les deux marines sur tous les points du globe.

"Soyez donc le bienvenu parmi nous, commandant Besobrazoff ! et lorsque le *Général-Amiral* aura rallié les eaux de la Néva, dites bien à vos compatriotes qu'ici comme à Cronstadt, les cœurs battent à l'unisson.

"Messieurs, à nos hôtes Russes ! aux amis de la France !"

Les paroles de l'amiral de Cuverville méritent d'être méditées ; mais, pas en Canada où, paraît-il, on a une certaine manière de comprendre les choses que nulle nation n'a encore imitée ; c'est ce qui fait peut-être la force de notre pays.

Passons l'éponge.

* * Les Anglais en riraient, et ils auraient bien raison, s'ils n'avaient lieu d'être profondément attristés en ce moment par un désastre maritime épouvantable.

Un magnifique navire de guerre anglais, le *Victoria*, abordé par un autre navire de la flotte dont tous deux faisaient partie, a sombré dans la Méditerranée, en quinze minutes, en engloutissant quatre cent trente officiers et marins de l'équipage.

L'amiral Tryon est mort à son bord.

Le soir du jour où ce drame se passait entre ciel et terre, lady Tryon donnait sa première soirée de la saison et deux cents invités se pressaient dans les salons, quand la nouvelle de la mort de son mari lui fut annoncée.

Elle tomba évanouie.

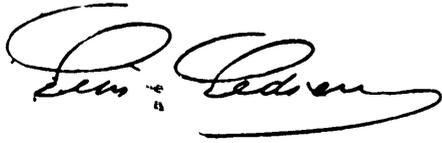
Que de veuves, que de mères en larmes aujourd'hui !

Ce n'était cependant pas cette mort que rêvaient ces vaillants soldats ; ils pensaient mourir un jour de bataille, face à l'ennemi, mais la mer vou-lait sa proie.

* * Je voudrais bien finir un peu gaîment, mais cela n'est guère possible, en n'entendant parler que jeunes gens qui se noient, de maris qui tuent leurs femmes, de caissiers qui volent et d'un tas de méfaits de toutes sortes.

On voit que les chaleurs commencent et que les mois des crimes sont toujours les mêmes.

O soleil ! qui donnes tant de bienfaits, quelle revanche tu prends, ô Phébus !



* DERNIER SALUT AU DRAPEAU

Le présent numéro du MONDE ILLUSTRÉ arrive juste au crépuscule de nos fêtes nationales. Les brillantes solennités que toute la race française-canadienne, représentée à Montréal, vient de chômer avec entrain, laisseront dans tous les cœurs, c'est à espérer, de durables et pratiques souvenirs.

Notre journal se joint à tous les vrais patriotes qui font monter vers le ciel des vœux ardents pour que Dieu bénisse nos enthousiasmes généreux et leur donne tout l'effet dont ils sont dignes.

Veuille la Providence permettre qu'en célébrant la dédicace du noble édifice, qui va être son légitime orgueil, la nationalité canadienne ait pris, en ces jours de récollection et d'encouragement, des résolutions énergiques pour fonder sur des bases solides, l'y maintenir malgré les vents et l'orage qui gronde, cet édifice encore bien plus majestueux, plus important : son existence nationale.

Pour nous, avant que le drapeau du Canada français ne descende de la pointe des mâts, piédestal d'honneur où il a été acclamé ces jours-ci et à bon droit, nous lui envoyons de tout cœur un dernier vivat d'amour, un dernier salut plein de respect.

JULES SAINT-ELME.

LETTRÉ D'ACADIE

Juin, 1893.

Aimables lectrices,
Chers lecteurs.



ORSQUE, sous les premières poussées de la sève, les boutons craquent au bout des branches, il passe dans l'air un besoin d'épanchement, dans le cerveau une vague mélancolie, dans les bras une lassitude immense, dans la gorge un appétit et un dégoût dont tout être bénéficie et pâtit. La fraternité des mondes semble plus in-

tense alors dans le travail mystérieux du fluide printanier, qui rend humain ce qui était bête, et bête ce qui, d'ordinaire, était humain.

C'est la réflexion qui se présente à mon esprit au moment où je hasarde mon histoire vraie ; peut-être vous donnera-t-elle la clef du ton étrange qu'elle prend ! Jugez plutôt :

Je m'étais vautré dans l'herbe, sous un frêne, au bord d'un sentier qui ne sert qu'au débardage des bois en hiver ; loin de mes frères raisonnables, et pendant que j'attendais la dryade ou le faune des poètes, voilà que j'entends un claquement de langue voluptueux. Si j'avais eu d'alignés, sur mon album, seulement deux vers, j'aurais conclu à l'ébahissement de la nature en présence de son chantre ; hélas ! pas même j'en n'avais équilibré deux césures ou voilé délicatement d'un mot vaporeux une pensée tenue. . . . bouquet de bruyère sous une toile d'araignée, le matin, avec les gouttes chatoyantes de la rosée et les premiers feux de l'aurore !

Du reste, le bruit changea bientôt ou s'accrut, et je crus au picotement d'un pivert dans la branche sèche d'un bouleau ; puis, je constatai

que, tout bonnement, c'était une corde tendue le long d'un mât, planté dans cette solitude pour quelque pique-nique d'antan, et que le vent faisait clapoter.

Saisissez-vous l'analogie entre ces différents actes, clapoter, picoter et claquer ? Non !—Ni moi, je l'avoue ; mais pourtant, la vague sur son lit de sable, l'oiseau sur son arbre, la corde contre sa harpe et votre langue divine dans votre bouche adorable s'unissent dans une harmonie initiative quasi identique. Ces choses diverses se parlent et me parlent, au printemps. On peut se mettre le doigt dans l'œil quand il s'agit d'en savoir le pourquoi ! *Heu mihi !*

J'en étais là quand, au-dessus de ma tête, planèrent les deux ailes noires d'un corbeau. A son croac, croac, et son coup d'aile par en bas, j'eus peur qu'il ne me prit pour un cadavre ; mais je me trompais ; il s'abattit sur la pointe d'un sapin, vis-à-vis de moi, et trois fois me dit plus doucement : croâ, croâ, croâ, en inclinant son bec noir et velu, et, distendant à mesure qu'il l'élevait, sa queue noire et jais ; tout de même que l'on fait les salamalecs dans certains pays.

J'ouvrais la bouche pour lui rendre ses civilités quand, d'un moelleux mouvement de recul, il disparut derrière le rideau de verdure. Certainement nous eussions lié conversation s'il n'eût été gêné, sans doute, par l'arrivée d'une promeneuse dont j'attendais le menu trot. Elle me flaira, la noble bête aux cornes en croissant, avant de m'approcher ; braqua sur moi ses grands yeux ronds et mi-clos ; allongea le cou vers mon visage et de sa langue, douce comme une râpe, hasarda un baiser que je refusai. Ce dédain de son amour fâcha ma vache ; elle coucha ses cornes en arrêt contre mon flanc gauche et m'eût crevé le cœur, ainsi que les amantes évincées des romans, si je ne lui eusse piqué le museau du bout de ma badine. Elle renifla d'un air courroucé, fouetta bruyamment de son appendice caudal ses maigres jarrets et continua son chemin.

Que cherchait-elle par ces sentiers perdus ?

Elle ne broutait point au passage les gazons débordants de suc et d'arômes ; elle avait la tournure d'un philosophe qui poursuit distraitemment son idée, d'un être supérieur métamorphosé par quelque puissance souveraine et condamné à sentir tout ce que nous sentons sans le pouvoir traduire par la parole.

A moins qu'elle ne fût ramenée des champs, lâbas, par sa jeune maîtresse qui musait en arrière ! Et, de fait, un pan de jupe parut au détour ; une petite créature de dix à douze ans perdait, dans les plis trop larges du vêtement, ses membres fluets ; ses jambes nues étaient safranées ; son minois était niché sous le mouchoir de noir linon des Acadiennes, des paysannes du fond des campagnes. En arrivant sur moi elle eut peur, et, comme une petite bête effarouchée qui craint de reculer, elle rasa le talus opposé en couvrant son visage d'une main et se prit à fuir, étranglée par des cris contenus d'épouvante et de larmes. J'ai encore le cœur gros d'y songer ! Je n'osai pas même la rassurer d'une appellation tendre ; et, c'est alors que je m'enfonçai dans mes théories, à la façon d'Ovide.

Sur mon album je lisais, en levant la séance, un titre de nouvelle dont le plan m'échappe. Mais, j'ai humé du soleil, de la brise tiède, chargée des parfums des fleurs et de l'âcre saveur des sapi-nières !

Oh ! mes chères lectrices, je voudrais vous faire les honneurs des plages acadiennes de la baie Sainte-Marie ! Peut-être craindriez-vous de troubler la solitude des bois où j'ai vu, moi, de si étranges choses ; mais, la grève suffit au délassément, à la volupté des sens et du cœur. Je dirais à chacune, après connaissance faite, le site qui vous irait le mieux. Il y en a pour tous les goûts et tous les caractères. Une femme rogue aimerait la falaise de Chicabhan où poussent des orties, des chardons et des touffes rachitiques d'épines-vinettes. Mais il est rare que fille d'Eve égare ses pas de ce côté.

Sissiboo, avec sa rivière où se mirent des collines, où glissent des périssaires qui se hasardent dans la baie, charmerait une âme poétique.

D'autres encore préféreraient Sainte-Croix. Imaginez-vous un mamelon, haut, plus haut, encore

plus haut, coupé vers la mer en glacis très raide, et ce glacis habillé de luxuriantes végétations dont on ne voit que les cimes, et la morte-eau, très-bas, au fond, qui n'a presque un *papement* de lèvres ; et la cascade qui débouche là et saute telle quelle à l'eau comme une baigneuse étourdie ! Je me tais, sans quoi j'y courrais ; c'est si frais, si large et si magnétiseur !

En fouillant la côte, on découvre aussi des cachettes, profondes, des rochers qui se dressent comme les monuments de Karnak et que la haute mer cerne deux fois le jour, avec des landes semées d'écueils et de varechs, tout autour, et sur lesquels on peut se permettre des sauteries et des courses qui fleurissent bon la santé, la jeunesse et l'amour.

Vrai, ces plages évoquent la poésie. Je ne dis pas les jours de brume, vous ne verriez point votre caniche à six brasses de vous, mais en tout autre temps.

Je rougis presque de radoter, ainsi que j'en use aujourd'hui, surtout de partir sur les pieds et d'arriver sur la tête. Du reste, il fallait que je finisse par un malheur cette après-midi nerveuse que je vous conte pour me détendre.

Une brave métayère égouttait du lait à sa porte.

—Hé, la mère, cela se baratte-t-il ?

—Moyennement, monsieur, moyennement.

—J'aime beaucoup le petit lait que vous pressez dans la terrine ; il fait diablement chaud ! Voulez-vous m'en bailler une lampée (sic) ?

La mère me fixa, soupçonneuse, et, comme je paraissais bon sire, elle tira du dressoir un verre qu'elle essuya du coin de son tablier, souffla dedans, le plongea dans le vase écumeux et plein d'œils jaunes. Je bus et lui rendis le gobelet.

—Ça ravigote ; que faites-vous de ce lait, la mère ?

—Je le donne aux cochons, monsieur ! ! ! . . .

Pardonnez-moi le mot, chères lectrices, mais il a été lancé et croyez qu'il m'a été plus pénible de l'empocher qu'à vous de le lire. Toutefois, ceci confirme mon dire du commencement : Je me surprends à réfléchir que certaines bêtes semblent bien humaines et certaines personnes joliment nature ! Je suis vengé, du moins, et ce n'est pas perdre son temps et sa philosophie d'avoir, à ce prix même, une aventure pour égayer l'un, pour illustrer l'autre une histoire authentique.

Sur ce, mes chères lectrices, permettez-moi de fermer ma lettre et de vous inviter à croire à ma considération distinguée.



NOS BANQUES CANADIENNES

LE MONDE ILLUSTRÉ porte un intérêt non équivoque à toutes nos institutions nationales qui nous font honneur. Il l'a prouvé plus d'une fois.

Nos institutions financières, miroir fidèle de notre condition économique, ont toutes ses sympathies. Il ouvre ses colonnes, aujourd'hui, à deux des principales d'entre elles, les banques Jacques-Cartier et Ville-Marie, pour démontrer à son public, par un rapport officiel, l'état florissant de leurs affaires.

Malgré les récentes catastrophes financières chez nos voisins des Etats-Unis et en Australie, ces deux banques ont fait une année exceptionnelle.

La banque Jacques-Cartier a porté sa réserve à 43 p. c. de son fonds capital ; ses profits nets ont été de \$80,327.96. Il n'y a rien de surprenant à ce résultat pour qui connaît l'habileté de son président, l'hon. M. Desjardins, sénateur et maire de Montréal, et de son caissier, M. DeMartigny.

De même la banque Ville-Marie, sous la prudente direction de MM. Weir et Strachan a si bien fait que de pouvoir payer deux dividendes de 3 p. c. à ses actionnaires et augmenter encore sa réserve.

Nos compliments et vœux de succès à l'une et à l'autre.—J. ST-E.



A MADEMOISELLE B. DE M.

Le radieux printemps est revenu vainqueur
Du givre, des frimas, de la sombre froidure ;
La voix des gais oiseaux vibre dans la nature,
Et moi je veux chanter les grâces d'une fleur.

De la fleur de vingt ans, que j'avais le bonheur,
D'entrevoir, l'autre jour, sous la verte ramure,
Au jardin de ma mère. En sa blanche parure,
Je la voyais encor dresser, avec ferveur,

Un trône de lilas, de feuilles odorantes,
Pour la fête de Dieu souriant reposer,
Son beau front ruisselant de perles ravissantes.

J'enviais les lilas heureux de recevoir,
Dans sa charmante main, ces perles merveilleuses.
Elle enivre le cœur, comme les tubéreuses.

MONT DU LIBAN.

LES CARAVELLES

(Voir gravures)



COLOMB, cette figure géniale dont l'immense rayonnement perce la brume épaisse d'un passé de quatre siècles, venait de découvrir l'Amérique. Par un coup d'audace incroyable, il venait de grandir le monde du double et d'en renouveler la surface.

Il ouvrait à ses semblables, une ère nouvelle, toute de prospérité et d'espérance fertile.

Mais, pour seule récompense, le géant n'eut bientôt que les chaînes que l'envie haineuse souda à ses pieds et à ses mains. Le génie, qui avait vaincu les éléments et dit aux flots soumis : "Portez-moi dans l'inconnu jusqu'aux terres nouvelles !" fut forcé de courber le front devant la persécution des ingrats de son siècle.

Et le temps, avec son sourire amer, le temps qui nivelle toute chose et voile toute grandeur, crut pouvoir plonger dans l'oubli le géant terrassé un moment.



Signor Victor Maria Concas Y Palau, commandant des caravelles

Mais voilà qu'après quatre cents ans, la figure du vieillard réapparaît plus vénérable encore. Les peuples émus du Nouveau-Monde plient le genou devant elle et de tous les cœurs part ce cri retentissant : "Gloire à Colomb ! Gloire au génie !"

* *

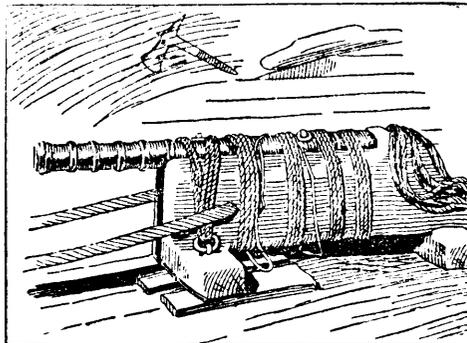
Ce furent là les quelques réflexions que m'inspirèrent lundi soir dernier, la vue de trois petits vaisseaux accostés coquettement le long des quais.

Rien d'agréable, n'est-ce pas, comme, après le coucher d'un soleil brûlant, aller respirer l'air frais

du fleuve et se reposer, sur le port, par une demi-heure de marche nonchalante, des fatigues d'une journée de bureau.

Et puis, ce soir-là, les trois petits vaisseaux que l'on avait reçus le matin, au bruit du canon, m'attiraient tout particulièrement.

Ils évoquaient à mes yeux un passé bien loin déjà, des figures historiques bien belles et bien nobles : Colomb, la plus belle et la plus noble d'entre elles !

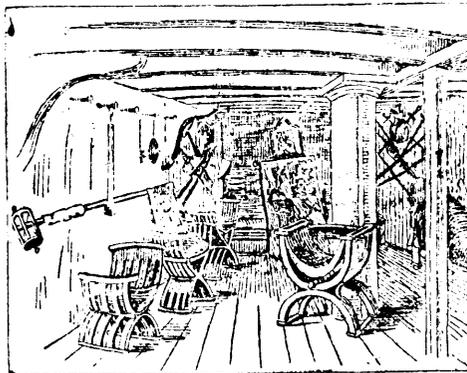


Vieux canon à bord de la *Santa-Maria*

Ces trois petits vaisseaux, vraies coquilles de noix auprès des steamers transatlantiques, étaient la *Santa Maria*, la *Nina* et la *Pinta*. Ils rappellent les trois vaisseaux de Christophe Colomb et sont bâtis exactement d'après le même modèle.

Qu'on me permette d'en faire une courte description.

Le plus gros, — c'est-à-dire le moins petit, — celui à bord duquel commandait l'illustre découvreur, la *Santa-Maria*, mesure soixante-quinze pieds de longueur sur vingt-huit de largeur ; il jauge environ deux cents tonneaux.



La cabine de Christophe Colomb à bord de la *Santa-Maria*

Il a un mât de misaine, un grand mât et un mât d'artimon, lesquels portent différents étendards ; il est armé de quatre petites caronades sur le deuxième pont, et de quatre canons se chargeant par la culasse, sur le platbord. A l'avant et à l'arrière, on a construit un chantier de bois très fort et recouvert de soie rouge. Les parois sont décorées de tableaux, d'armes, de cuirasses, etc. Sur l'avant du vaisseau, se dresse une petite cabine dont la porte ouvre sur la gauche.



Les instruments de marine de Colomb

Elle est en tout semblable à celle qu'occupait Christophe Colomb. Enfin, il y a une ceinture de défenses à jour autour du gaillard d'avant et de l'arrière du vaisseau.

Les deux autres vaisseaux, la *Nina* et la *Pinta*, de dimensions plus petites encore, diffèrent très peu, par la forme, de la *Santa-Maria*.

* *

Et maintenant, lorsque l'on s'arrête à considérer trois petits vaisseaux, et qu'ensuite, en imagination on se reporte sur l'immensité brumeuse de l'océan, c'est alors que l'on comprend ce qu'il a fallu d'audace et de courageux dévouement à Colomb pour s'aventurer ainsi au milieu de tant de dangers, sur une route encore inexplorée. Son génie seul le poussait, et c'est à la lueur de ce génie qu'il entrevoyait dans le lointain, les terres fertiles et glorieuses du Nouveau-Monde.

Je n'irai pas à Chicago ; je ne verrai pas les merveilles qu'y étale le peuple le plus industriel de la terre ; je ne parcourrai pas ces vastes champs de l'Exposition colombienne, et cependant je n'en éprouve pas un seul regret. L'immense gloire de Colomb est contenue bien mieux dans ces trois frères caravelles, que j'ai contemplées avec émotion, que sous le vaste dôme de l'Exposition.

Et, à ceux qui pourraient me demander :

"Qu'avez-vous vu de l'Exposition ?" Je serai tout fier de répondre : "Rien que les trois caravelles !"

Guillaume Beaulieu

LA COTE DU "COLONEL"

(Aujourd'hui le parc Major)

A MON AMI E. E. LEMIEUX



EN 1827, quand le lieutenant-colonel By vint à Ottawa pour la construction des écluses et du canal Rideau, il demeura sur le terrain qui fut longtemps connu sous le nom de la "Côte du Colonel" ; mais, après l'arrivée de son successeur, le major Bolton, la côte fut appelée "Major," et quand l'on en fit un parc, ce dernier nom

resta. Ce parc est très fréquenté toute la belle saison, car le gouvernement fédéral s'étant chargé de l'entretenir et de l'embellir, etc., il y a plusieurs années, nous avons là aujourd'hui un des plus beaux parcs publics du Canada.

Deux ou trois fois la semaine, le soir, à tour de rôle, nos fanfares donnent un concert à l'entrée du parc, près du pont Dufferin, et l'on y voit alors un très grand nombre de promeneurs.

La douce harmonie des cuivres, la brise du soir chargée du parfum des fleurs du parc, ces allées enveloppées par les ombres de la nuit dont les arbres empêchent la clarté vive des lumières électriques voisines d'y pénétrer, et où l'on voit passer lentement des couples jeunes et vieux, se souriant et se parlant bas, font éprouver une certaine sensation de bien-être et de calme intérieur.

A la porte nord du parc, l'on se croirait dans un grand jardin. De belles pelouses vertes, émaillées de fleurs, charment le regard. Des allées aux formes capricieuses con-

duisent à une fontaine. La belle place pour causer ou lire, à l'ombre de ces grands arbres où nous grimpons jadis pour dénicher des oiseaux ou pour cueillir des glands !

Lorsque nous allions sur la "Côte du Colonel," nous entrions par la rue Saint-Patrice. Après avoir traversé le marécage presque circulaire et grand alors de quelques centaines de verges, nous gravissions la côte et nous nous trouvions tout près des ruines de la résidence en premier lieu du colonel By, et plus tard de son successeur, le major Bolton.

De ce marécage qui, à l'époque *bytownnienne*, s'étendait de la Côte jusqu'à la rue King, mais qui devint si petit par la suite, l'on a fait un étang, avec un îlot au centre. À l'extrémité nord-ouest de cet étang il y a un joli petit pont assez large et solide pour permettre le passage d'une voiture.

Il y avait près des ruines une éclaircie où nous avons souvent joué à la *palette*, fait des courses, etc., quand las de notre jeu, nous voulions nous désaltérer, nous prenions une course jusqu'à la source d'eau limpide comme le cristal, et quasi froide comme la glace, à mi-chemin, sur le flanc de la côte, en face des écluses et de la rivière Ottawa.

Le sentier est très étroit, par endroits, juste assez pour poser le pied, et, en imprudents, en insouciant—comme est l'enfance—nous le descendions en courant presque avec la sûreté de pied et l'agilité du chamois.

À deux pas avant d'arriver à la source, sous un arbre incliné horizontalement sur le flanc de la côte, il y avait trois grosses pierres rectangulaires.

Ces pierres avaient à peu près un pied carré sur six pieds de long pour celle de face, et trois pieds pour les deux latérales.

Après s'être désaltérés, nous nous asseyions sur ces pierres pour nous reposer un peu, et je me rappelle que parfois nous nous disions avoir oui dire qu'il y avait là quelqu'un d'enterré. L'un disait que c'était un suicidé qui se serait pendu à l'arbre qui s'incline au-dessus. Pourquoi ? On l'ignorait. Un autre : c'était un homme souffrant d'un mal réputé incurable, à la jambe, qui serait venu à la source de bonne heure tous les matins, faire couler l'eau froide sur ce membre malade. Un matin on le trouva sans vie près de la source et on l'enterra là. D'autres avaient des histoires plus ou moins vraisemblables à raconter.

Par un beau soir de l'été dernier, lorsque j'écoutais, la musique de l'une de nos fanfares, et que je regardais passer tout ce monde, je me pris à penser au temps où nous venions jouer ici, et à cette histoire de la personne qu'on suppose enterrée près de la source, et je me promis, si possible, de savoir ce qu'il y avait de vrai en cela.

Après avoir interrogé plusieurs des anciens citoyens de Bytown qui, pour la plupart, croyaient à cette histoire d'une inhumation là, voici ce que j'appris d'un vieil employé des écluses, maintenant à sa retraite.

La source, auparavant, ne coulait pas au même endroit qu'aujourd'hui. Elle a jailli à deux autres places. La première fois, là où sont les pierres qui servaient alors de bassin pour recueillir l'eau que, chez le major, en haut de la côte, on préférait à l'eau de la rivière. Quand l'eau ne coula plus dans le bassin, il se remplit graduellement de pierre et de terre, qui déboulèrent du haut de la côte.

Le sentier, sur le flanc de la côte, a sans doute été frayé par les gens du colonel, comme un court chemin pour se rendre aux écluses, en bas.

Telle est l'histoire des pierres placées près de la source, sur le flanc de la côte Major.

Aujourd'hui, ces pierres sont à peine visibles, et le sentier est presque impraticable.

Régis Roy

La taquinerie est la méchanceté des bons. — VICTOR HUGO.

Celui qui fait toujours ce qu'il veut fait rarement ce qu'il doit. — FÉNÉLON.

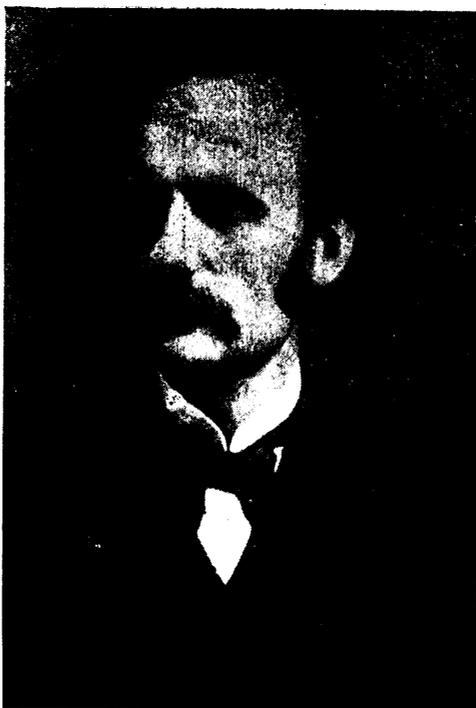
LA STATUE DE JACQUES-CARTIER

(Voir gravure)



OUS nos lecteurs savent, sans aucun doute, que la petite ville de Saint-Henri, sise à l'ouest de Montréal, vient d'élever au découvreur du Canada un monument superbe.

Rien ne complète l'idée qu'on a d'une chose comme la vue d'une illustration relative. LE MONDE ILLUSTRÉ a donc fait photographier le monument et s'est procuré en même temps les portraits des hommes patriotiques dont les noms se trouvent liés à cet événement historique.



M. F. Dagenais, maire de Saint-Henri

Celui qui conçut le projet de doter Saint-Henri, de cette statue, est un citoyen bien connu et bien populaire là-bas : M. Toussaint Aquin. Il en fit part au conseil de sa ville, dont M. F. Dagenais est le maire dévoué et l'un de nos Canadiens les plus progressistes.



M. J. A. Vincent, sculpteur

Le projet fut bien accueilli et la somme nécessaire fut votée.

La statue devait être l'œuvre de M. J. Arthur

Vincent, sculpteur de Montréal, et le piédestal de la maison Chanteloup.

Il seyait bien à une ville canadienne-française d'être la première à élever un bronze à l'immortel Français qui donna à François Ier un des plus beaux et des plus vastes pays du monde. Il seyait bien à ceux qui profitèrent de cette découverte en venant habiter la nouvelle contrée de proclamer de cette manière, la gloire du grand navigateur, héros dont on prononce le nom qu'avec respect.

Lorsque le monument fut prêt, lorsque vint le moment de le mettre en place, Saint-Henri, décida de donner des fêtes grandioses pour en signaler le dévoilement.

À cet effet on nomma un comité d'organisation et la présidence en fut confié au capitaine Joseph Giroux, un autre patriote, un autre Canadien-français de progrès.

Les fêtes devaient être grandioses, elles le furent. Des milliers de personnes y prirent part, des orateurs fameux se firent entendre et le tout fut couronné par un charmant banquet.

Voilà comment les *Canayens* font les choses quand ils s'en donnent la peine

Pour terminer, donnons une courte description de la statue : " Sur un piédestal dont la base se baigne dans un large bassin se dresse au milieu de plusieurs jets d'eau, la statue de Jacques-Cartier. Le marin malouin est tel que nous le représentait notre imagination. La main gauche appuyée sur le pommeau de son épée, la main droite tournée vers l'ouest, l'ouest le but de ses aspirations de ses voyages.

Sur les quatre faces du socle on lit :

A Jacques-Cartier, né à Saint-Malo le 31 décembre 1494. Envoyé par François Ier à la découverte du Canada, le 20 avril 1534.

Jetant l'ancre le 16 juillet de la même année dans l'entree du Saint-Laurent.

Il prit possession de tout le pays au nom du roi son maître et l'appela Nouvelle-France.

Placé dans un jardin public, ce monument tiendra continuellement sous les yeux du peuple une des plus belles pages de notre histoire.

Nous devrions en avoir une foule de ces monuments, car c'est ainsi souvent que les masses apprennent à connaître leurs héros et les raisons pour lesquelles elles doivent être fières de leur race.

G. Massicotte

CONVENTUM DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION

LE MONDE ILLUSTRÉ a voulu faire photographier par son fidèle artiste. M. J. N. Laprès, un souvenirs des belles fêtes du collège de l'Assomption. Parmi diverses vues, fort bien réussies, il a choisi ce groupe, si vivant et expressif. On aimera à conserver cette page en mémoire d'un des jours les plus beaux de l'une de nos plus glorieuses institutions, du Canada français et catholique.—J. ST.-E.

NOUVELLES A LA MAIN

B... va se marier.
On montre à C... le cadeau de noce.
—Le présent, dit-il, vaut mieux que le futur !

* *

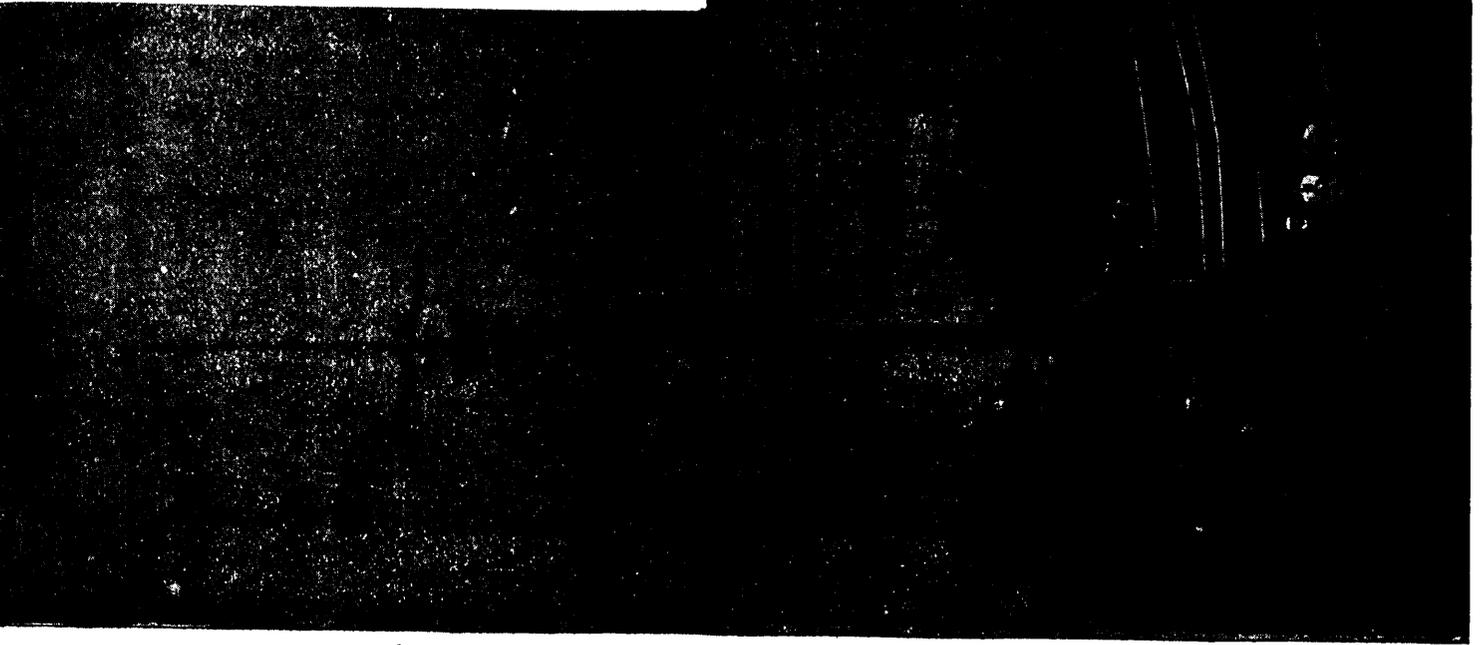
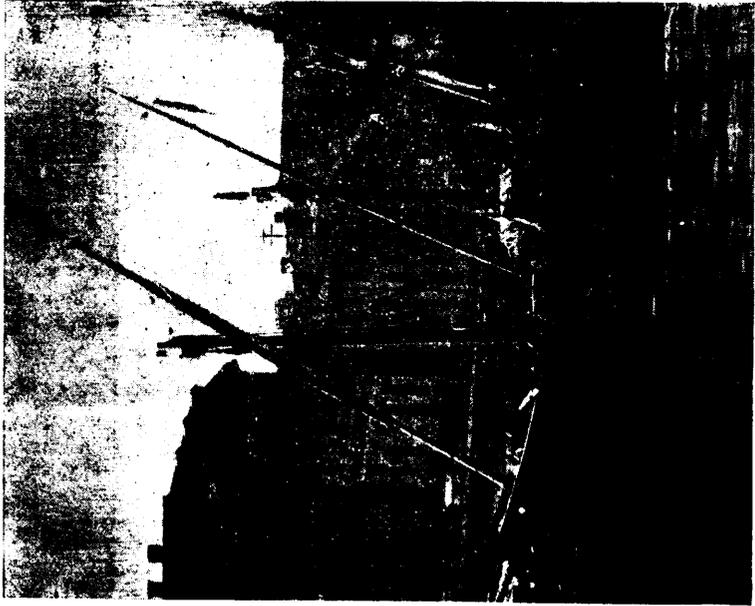
Lamento d'un veuf qui se connaît bien.
—Pauvre femme ! nous avons vécu tous deux longtemps...

—Vous aviez souffert ensemble ?
—Oh ! non... Elle, seulement.

* *

Le philosophe Chamouillot a épousé, en 1860, une femme déjà édentée. Aujourd'hui, le reste de sa personne a subi d'autres injures du temps. Elle est absolument démantelée.

—Hein ! raconte Chamouillot, crois-tu qu'il faut que j'aie du courage ! Et dire que voilà trente-trois que je suis sur la brèche !

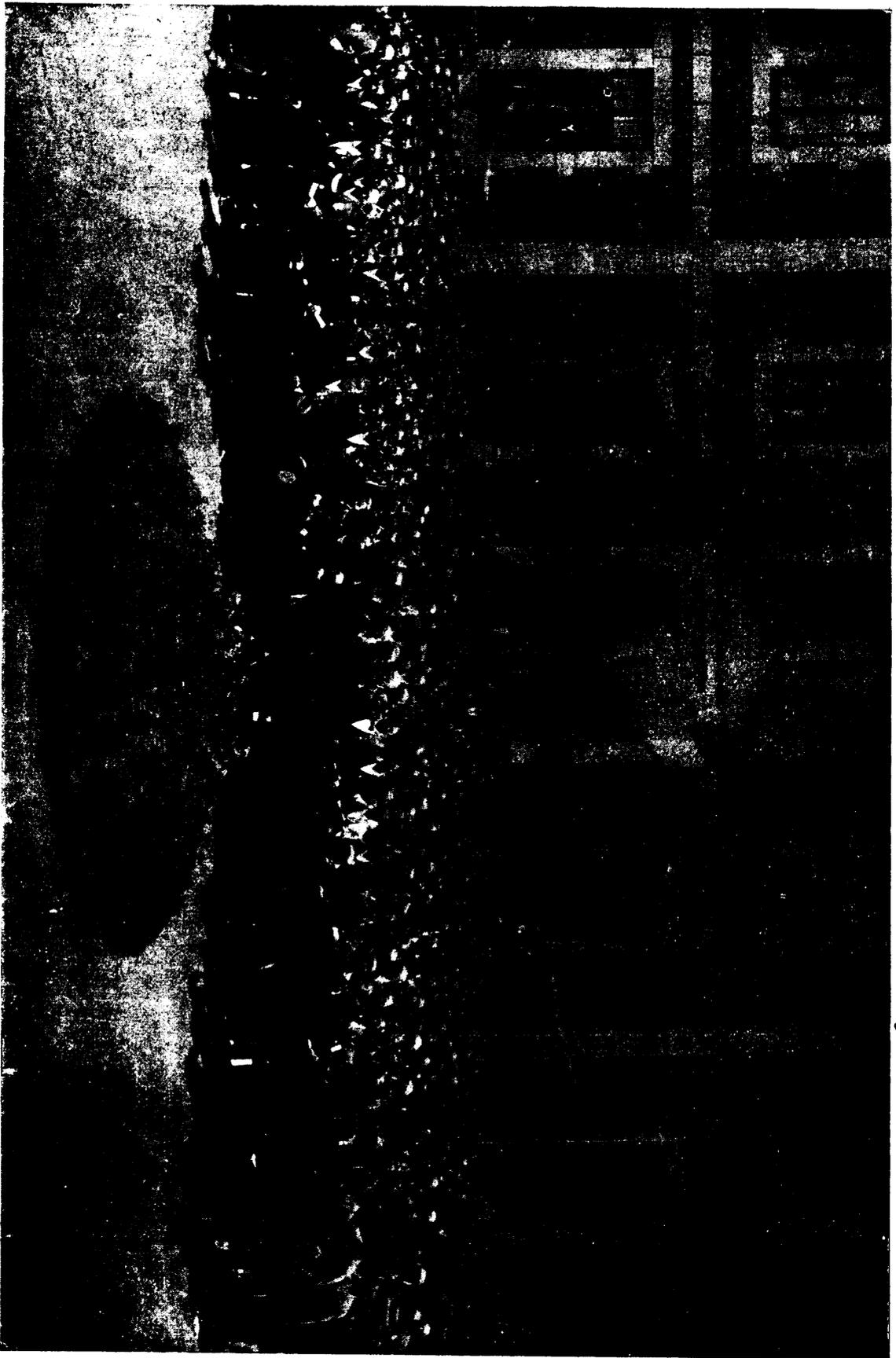


La Nina

La Pinta

La Santa-Maria

LES TROIS CARAVELLES DE CHRISTOPHE COLOMB DANS LE PORT DE MONTRÉAL—Photographies J. N. I aprés—Photogravures A msting



LES BÊTES DU COLLEGE DE L'ASSOMPTION — GROUPE DES ANCIENS ELEVES

Photographie J. N. Laprés—Photogravure Armstrong

CHRONIQUE ARTISTIQUE



Un charmant théâtre de la Renaissance, à Paris, a trouvé un acquéreur sérieux.

C'est Mme Sarah Bernhardt qui s'y installera l'hiver prochain, sous la direction de M. Maurice Grau. Le bail, fait pour une longue durée, fait pressentir que la grande tragédienne restera plusieurs années à Paris.

L'intention de M. Grau est de faciliter à Mme Sarah Bernhardt l'accomplissement d'un projet qu'elle chérissait depuis longtemps. C'est d'avoir son théâtre à elle, à Paris, à l'exemple d'Irving, le célèbre tragédien anglais. On voit que la grande artiste jouera des chefs-d'œuvre classiques et qu'elle fera appel à tous les grands poètes, à tous les grands auteurs, pour donner un corps à son rêve artistique.

* *

Voici quel a été le résultat du vote des médailles d'honneur, au dernier Salon, à Paris.

Section d'architecture.—M. Defrasse, par 43 voix, pour une "Restauration de l'enceinte sacrée d'Epidaure."

Section de peinture.—M. Roybet, par 194 voix sur 341 votants, pour "Charles le Téméraire" et "Propos galants."

Section de gravure.—M. Lamotte, par 31 voix sur 37 votants.

Section de sculpture.—M. Charpentier, par 63 voix, pour un groupe en marbre, "Les lutteurs," et une statue en plâtre, "Les hirondelles."

* *

La Compagnie Dramatique Française, de Montréal, est réellement une troupe d'amateurs de grand mérite, et dont les principaux membres peuvent être comptés pour des acteurs de première classe.

Le drame français est une belle et bonne chose, surtout à Montréal, mais je crois que de l'opéra français serait encore plus apprécié par les amateurs de belle musique, et par le public en général. Celui qui connaît réellement les principales actrices de cette troupe, est porté, tout naturellement, à se demander pourquoi on ne joue pas d'opéra ? En effet, Mlle Blanche de la Sablonnière et Mme Numa, sont, sans contredit, très fortes sur la déclamation, mais, l'une et l'autre, sont aussi, des musiciennes distinguées, qui connaissent le chant comme leur *Pater*, et qui feraient des cantatrices de première force. M. Louis Labelle, quoique très bon acteur, est aussi un excellent chanteur. Je ne connais pas les aptitudes musicales de Mlle Jeanne Belcourt, de M. Ravaux et des autres membres de la troupe, mais, Mme Numa pourrait, j'en suis certain, former une compagnie d'opéra, composée d'excellents acteurs canadiens, dont profiterait tout le monde : les gérants, les acteurs et toute la population canadienne française de Montréal.

Elle qui mène si rondement, dans *Une cause célèbre*, le mariage du vicomte Raoul et d'Adrienne, saura bien amener sur le même théâtre Duquette, Dubois, Labelle et autres qu'elle connaît mieux que moi, et qui, avec M. Roy pour chef d'orchestre, feraient des merveilles.

Que les membres de la Compagnie Dramatique Française y réfléchissent et ils reconnaîtront la justesse de ces remarques.

DUFRESNE.

EN CHEMIN DE FER

Nous étions à l'avant-veille de Noël, époque de réunion, jour de réjouissance universelle. Je profite de cette fête populaire pour donner congé à ma petite Fay et prendre mon essor vers... n'anticipons pas, vous allez voir tout à l'heure où

je vais. Pour le moment, je suis dans les chars. Il est huit heures du soir... chacun s'est arrangé dans son coin pour dormir. La petite lumière de la lampe, légèrement agitée par la marche, la fatigue d'une journée de courses, d'emplettes d'étrennes, l'immobilité forcée qui lui a succédé, le balancement régulier du wagon, tout pousse au sommeil... En dehors le silence de la nuit, troublé de temps en temps par le cri aigu de la locomotive.

Locomotive heureuse ! qui m'entraîne vers le pays de mes amours !... je te bénis... je te bé...

Ma tête se penche, mes yeux se ferment et les images les plus riantes s'agitent autour de moi.

Il me semble que ma salle d'étude, sous la forme d'une locomotive rapide, file, file en sens contraire de nous, et je reconnais, à l'arrière, Fay elle-même, qui, sous le costume d'un conducteur, fait des efforts, inouïs, mais heureusement inutiles, pour arrêter la machine.

Une soudaine agitation qui se produit autour de moi me réveille en sursaut.

Nous sommes au Côteau.

Ici, nous changerons de lit... de ligne, je veux dire. On attend une quinzaine de minutes, plus peut-être, que cela paraît long ! Enfin, whew ! la vapeur siffle, le convoi s'ébranle doucement, doucement, nous voilà repartis sur le même train que tout à l'heure.

Le conducteur s'avance, je lui donne mon billet. Mon voisin dort probablement puisqu'on est obligé de dire à plusieurs reprises : *Tickets please*. Tiens, le voilà qui s'éveille, il met l'index et le pouce dans sa poche de veste, rien, il essaie de l'autre côté, rien ; soigneusement, mais vainement, il fait subir à toutes ses poches la même opération. D'embarrasée son expression devient ahurie, surtout quand il se voit le point de mire de tous les passagers. Il s'en suit une nouvelle pérégrination à travers les poches... En commençant par la veste qui en a trois, au moins, jusqu'au par-dessus qui en a peut-être une demi-douzaine... Je l'entends s'écrier : "Great Scott !" en moi-même, je pense : ce billet n'est pourtant pas fondu. Réellement, je commençais à croire qu'il n'en avait pas... Lui, (avec la patience qui caractérise le sexe fort généralement, l'Écossais particulièrement) recommence, comme de plus bel, sa recherche pour la troisième fois, lentement, soigneusement... "Ah ! there it is, at last, but why did I ever put it in my inside pocket is..." Je n'en entends pas plus long. Nous sommes à la gare Bonaventure.

Je me sens enlacée dans une étreinte puissante, et une voix me dit, entre deux baisers pleins de tendresse :

— Enfin, te voici, ma fauvette chérie. Viens.

Vite, je m'appuie sur le bras protecteur...

Et je vous quitte, ami lecteur...

Ne me sentant plus de bonheur !...

FAUVETTE.

NOTES ET FAITS

Manies et caprices de quelques personnages célèbres

Humboldt écrivait d'ordinaire en tenant son papier sur ses genoux ; Schiller affectionnait le parfum des pommes pourries ; Goethe, l'odeur des betteraves frites ; Mendelssohn Bartoldy, lorsqu'il était content, mordillait le coin de son mouchoir ; Taylor Cobridge tenait toujours son interlocuteur par le bouton de son habit, et c'est pourquoi on l'appelait *The great buttonholder* (le grand teneur de boutons) ; Gladstone aime à fendre le bois ; Marie-Autoinette, en mangeant des tartines de beurre, se plaisait à sentir des fleurs ; Mme de Staël, en causant, roulait entre ses doigts une feuille verte ; Mme Sand, en travaillant buvait du café noir ; Mme Gaskell écrivait ses fameux romans, tel que *Marie Barton*, au revers de vieilles lettres et d'enveloppes ; le poète Alexandre Popper, qui abusait du café sucré autant que Voltaire, écrivait ses poésies sur de petits morceaux de papier ; Richard Wagner, pendant qu'il composait, s'entourait d'étoffes précieuses ; Charles Dickens avait de la prédilection pour les miroirs et les graniums ponceau ; Schiller, pour les lis ;

Goethe, pour les hortensias et les pavots ; Spohr, pour les ceillets ; Louis II, roi de Bavière, pour les jasmins ; Uhland, pour la fleur de pommier ; Disraëli, pour les primevères ; Walter Scott, pour les jacinthes bleues sauvages et pour les clochettes bleues de l'Écosse, sa patrie.

* * * *

Les premières horloges

C'était en basse Bretagne, au temps de Louis XIV. Un curé de village, homme de sens et ami du progrès, avait acheté pour son presbytère une de ces belles horloges inventées par Huyghens. Un beau matin, en sortant de chez lui, il voit avec surprise les villageois armés de fourches, de bâtons et de faux entourer son presbytère.

— Monsieur le curé, dit l'un d'eux, vous avez chez vous le diable ou la *Gabelle*.

Vous comprenez la stupéfaction du prêtre. En vain il cherche à s'expliquer, à détromper ces âmes simples.

— Il est chez vous, reprend la foule. On l'a vu. Vous le tenez dans une armoire. Il fait entendre un grincement étrange, et sa queue s'agite dans la boîte. Que vous le vouliez ou non nous allons massacrer le monstre.

Le curé, abasourdi, veut les arrêter. Ils envahissent le presbytère et menacent d'enfoncer les portes.

— Le voilà, s'écrièrent les plus braves. Nous le tenons.

Et, d'un geste, ils menacent la modeste pendule sans oser toutefois l'approcher de trop près. Le curé sent qu'il est impossible de leur parler le langage de la science.

— Mes amis, leur crie-t-il, c'est là ce que vous appelez le diable ou la *Gabelle* ? Arrêtez. Je vais tout vous dire. Ce n'est pas le diable ; c'est le *Jubilé* !

Tous tombent à genoux et se signent dévotement en murmurant une prière.

* * * *

Sables qui chantent

On avait, de temps à autre, entendu parler vaguement de sables qui chantent. M. le Dr Carrington Dolton, gentlemen américain, a dernièrement fait des communications plus précises à leur endroit dans une conférence de la société Royale. C'est dans une promenade sur la côte du Massachusetts qu'il fit pour la première fois la connaissance de ces sables. Les sons qui arrivèrent d'abord à son oreille ressemblaient aux aboiements éloignés d'un chien. Puis ce furent comme des huées. Deux enfants jouaient tout près. Le docteur, par un mouvement fort naturel, leur demanda s'ils pouvaient lui donner des renseignements sur ces étranges sons. "Oh oui ! monsieur, répondirent-ils. Vous êtes ici dans la fameuse baie à musique."

Des recherches ultérieures ont fait découvrir, dans les îles Sandwich, d'autres baies émettant des sons musicaux qui peuvent être entendus, par un temps calme, à 40m de distance. D'après le conférencier, des découvertes du même genre ont été faites en beaucoup d'autres endroits.

Ces sables qui chantent, mis en bouteilles, conservent dit-on, leurs propriétés musicales pendant un assez grand nombre d'années. Certains, sur lesquels on frappe, émettent un son pareil aux aboiements d'un chien, ce qui n'est pas, soit dit en passant, précisément harmonieux. Les amateurs de plages pourront, cet été, s'amuser à chercher des sables qui chantent. Mais ce n'est que par l'oreille et pas à l'œil qu'ils peuvent être distingués. Lorsque le chercheur entendra une poignée de sable chanter ou aboyer comme un chien, il pourra être pertinemment sûr d'avoir mis la main sur l'article authentique.

LE CHERCHEUR.

Les Lettres d'un Étudiant est un livre d'une lecture des plus amusantes. Prix : 10c. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine Montréal.

LA BANQUE JACQUES CARTIER

Assemblée annuelle des actionnaires

Rapport des directeurs sur les opérations de l'année

Assemblée générale annuelle des actionnaires de la banque Jacques Cartier, tenue dans les bureaux de la banque, mercredi, le 21 juin 1893.

Etaient présents : l'honorable M. Alphonse Desjardins, président, et MM. A. S. Hamelin, vice-président; Lucien Huot, Dumont Laviolette, A. L. de Martigny, H. Beaugrand, Armand Provost, Z. Chapleau, J. O. Gravel, Joseph Melançon, T. C. Huot, Hubert Desjardins, Anatole Larose, F. St Germain, G. N. Moncel, Thomas Gauthier, Adolphe Roy, Arthur Roy et autres.

L'honorable M. Desjardins ayant été appelé au fauteuil, et M. A. de Martigny prié d'agir comme secrétaire, le rapport de la dernière assemblée est lu et approuvé. Le président lut ensuite le rapport suivant présenté par les directeurs sur leurs affaires de l'année écoulée, et il s'exprime ainsi :

Messieurs,
Le bureau d'administration a l'honneur de vous soumettre son rapport des opérations de la Banque pendant l'année qui vient de se terminer et son état de situation à la date du 31 mai dernier. La balance laissée au crédit du compte de Profits et Pertes, le 31 mai 1892, était de \$ 15,304 90. Les profits nets de l'année écoulée, déduction faite des frais d'administration et des pertes subies et à subir, sont de \$ 89,327 96.

A déduire :
Dividende 3 1/2 0/0 1er décembre 1892 \$17,500
Dividende 3 1/2 0/0 1er juin 1893 17,500 00
Porté au fond de réserve 40,000 00
Reporté proportion d'escomptes encaissés sur billets non échus 25,000 00

Balance \$ 1,632 86

Le bénéfice net des opérations de l'année s'élève donc à près de 18 p. c. du capital. Ce résultat dépasse ceux des années précédentes, néanmoins il ne faudrait pas entièrement l'attribuer aux opérations ordinaires de la Banque. Ces dernières accusent cependant une progression normale très satisfaisante, mais nous avons pu y ajouter les profits obtenus sur des réalisations de valeurs qui, par mesure de prudence, avaient été portées à des chiffres moins élevés dans nos livres.

Nous avons en conséquence fortifié notre réserve d'une somme additionnelle de \$40,000, ce qui porte ce fonds de prévoyance à 43 p. c. du capital, après avoir mis à part un montant de \$25,000 pour ramener à la clôture de nos livres le produit acquis de l'escompte sur les billets non encore échus.

Nous aimons à mettre en regard quelques chiffres détachés des trois derniers états de fin d'année :

Nos dépôts qui le 31 mai 1891 s'élevaient à \$1,675,258.00
Nos dépôts qui le 31 mai 1892 s'élevaient à 2,090,412.00
Ont atteint le 31 mai 1893 la somme de 2,475,436.00
Soit une augmentation de \$385,026.00 sur 1892 et de 800,180.00 sur 1891
Les billets courants escomptés le 31 mai 1891 1,829,268.00
Les billets courants escomptés le 31 mai 1892 2,529,718.00
Ont atteint le 31 mai 1893 2,852,168.00
Soit une augmentation de \$ 323,445.00 sur 1892 et de 1,022,895.00 sur 1891

Nos succursales et agences accusent des résultats aussi satisfaisants que ceux que nous vous signalions l'année dernière. Nous avons créé un nouveau bureau cette année, celui de Québec, faubourg St-Jean. Le début de ses opérations fait augurer tous les bons résultats attendus.

Le Bureau Principal et les diverses succursales ont été soigneusement inspectés, et l'administration est particulièrement heureuse cette année de vous témoigner du zèle, de la prudence et de l'intelligence avec lesquels le Directeur-Gérant, l'inspecteur et les autres officiers de la Banque ont coopéré pour amener le résultat dont vous vous réjouissez, sans doute, avec nous.

Tous les directeurs actuels sortent de charge, la loi permet leur réélection.

Le tout respectueusement soumis,
ALPH. DESJARDINS,
Président.

Montréal, le 21 juin 1893.

Bilan général : La Banque Jacques Cartier

MERCREDI SOIR, 31 MAI 1893

ACTIF

Espèces	\$27,914 64
Billets de la Puissance	99,941 00
Billets et Chèques d'autres Banques	172,760 64
Dû par d'autres Banques en Canada	7,178 89
Dû par d'autres Banques en pays étrangers	41,804 00
Dû par des succursales de la Banque et par d'autres agences du Royaume-Uni	32,579 44
Fonds de garantie pour circulation	22,187 63
Prêts à demande sur actions, autres valeurs publiques, etc.	156,003 84
Prêts et escomptes courants	\$560,400 08
Billets escomptés dus et autres créances garanties	2,840,103 50
Billets en souffrance	13,060 54
Créances en liquidation	8,714 09
Créances hypothécaires	83,474 87
Propriétés foncières	66,224 64
Édifices de la Banque	69,097 92
Ameublements et Papeteries	93,853 31
	25,663 71
	\$3,760,592 06

PASSIF

Fonds capital	\$500,000 00
Fonds de réserve	215,000 00
Réduction d'escompte sur billets à échoir	25,000 00
Profits et pertes, balance disponible	4,632 86
Dividende No 53, 3 1/2 0/0 payable le 1er juin 1893	17,500 00
Dividendes non-réclamés	1,536 00
Total dû aux actionnaires	\$763,668 86
Billets de la Banque en circulation	\$390,261 00
Dépôts payables à demande	703,563 46
Dépôts portant intérêt	1,769,875 39
Dépôts du gouvernement fédéral	18,641 11
Dépôts du gouvernement provincial	50,000 00
Balances dues à des succursales de la Banque et autres banques du Canada	62,582 24
	\$3,760,592 06

ÉTAT DES PROFITS POUR L'ANNÉE EXPIRANT LE 1ER JUIN 1893

DR

Dividende No 54 de 3 1/2 0/0 le payé 1er décembre 1892	\$ 17,500 00
Dividende No 55 de 3 1/2 0/0 payable le 1er juin 1893	17,500 00
Porté au Fonds de Réserve	40,000 00
Réduction d'escompte sur billets à échoir	25,000 00
Balance au crédit du "Compte Profits et Pertes" 31 mai 1893	4,682 86
	\$104,632 86

CR

Balance au crédit du "Compte Profits et Pertes" 31 mai 1892	\$ 15,304 90
Profits nets pour l'année, déduction faite des frais d'administration, intérêt sur dépôts, pertes et pertes probables	89,327 96
	\$104,632 96

A. L. DE MARTIGNY,
Directeur-gérant.

Les propositions suivantes sont alors adoptées :

Proposé par le président, appuyé par M. Dumont Laviolette, que le rapport qui vient d'être soumis soit approuvé et imprimé pour l'usage des actionnaires. Adopté.

Le président ayant invité MM. G. N. Moncel et Arthur Roy d'agir comme scrutateurs, ces messieurs sont choisis à l'unanimité.

Proposé par M. Lucien Huot, secondé par M. Adolphe Roy, que le nombre des directeurs de la Banque Jacques-Cartier soit à l'avenir de sept au lieu de cinq.

Le vote au scrutin ayant été pris, le résultat a été de quatre mille neuf voix pour et onze mille cinq cent soixante et quatorze contre. La motion principale a été déclarée

perdue par une majorité de sept mille deux cent soixante et cinq voix.

Il est ensuite procédé aux votes et le dépouillement du scrutin ayant été fait, les Messieurs dont les noms suivent furent déclarés élus directeurs : l'honorable M. A. Desjardins et MM. A. S. Hamelin, D. Laviolette, A. L. de Martigny et Joël Leduc.

Il est proposé par M. J. Melançon, secondé par M. Moncel, qu'à l'avenir le traitement des directeurs soit de six mille piastres par année. Adopté.

Proposé par M. Z. Chapleau, appuyé par M. F. Saint-Germain, que des remerciements soient votés au président, au vice-président et aux directeurs pour les services qu'ils ont rendus à la banque, pendant l'année qui vient de s'écouler.

Proposé par M. Hubert Desjardins, appuyé par M. J. Melançon, que cette assemblée se plait à reconnaître la manière satisfaisante avec laquelle le directeur-gérant, l'inspecteur, les gérants des succursales et les autres officiers de la banque ont rempli leurs devoirs.

Des remerciements ayant été votés aux scrutateurs, l'assemblée a été déclarée close.

(Signé)
A. DESJARDINS,
Président.
A. DE MARTIGNY,
Directeur-Gérant.

Banque Ville-Marie

RAPPORT ANNUEL

Exercice finissant le 31 Mai 1893

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque Ville-Marie, a eu lieu, mardi, le 20 courant, à midi, au principal bureau de la Banque à Montréal.

Le président occupait le fauteuil et on remarquait parmi les actionnaires présents : MM. Robert Cowans, John P. Wilson, W. Weir, Wm S racham, E. Lichtenhein, O Faucher, Godfrey Weir, U. Garand et autres.

Le président soumit le rapport suivant :

RAPPORT DES DIRECTEURS

Les directeurs ont l'honneur de présenter le rapport suivant montrant le résultat des opérations de l'année finissant le 31 mai 1893 :

Profits nets, après déduction des intérêts sur dépôts, dépenses d'administration et montant affecté aux créances mauvaises et douteuses \$32,839 71

Balance au Crédit de Profits et Pertes, mai 31, 1892..... 7 487 48

Faisant un total de..... \$40,327 19

Approprié comme suit :

Dividende 3 p. c. 1er décembre 1892..	\$14,385 00
Dividende 3 p. c. 1er juin 1893	14,385 00
Balance restant au compte de Profits et Pertes.....	11 557 19
	\$40,327 19

L'état de compte qui vous sera soumis par le comptable en chef vous exposera la position réelle de la Banque à la fin de l'année.

Le règlement passé à la dernière assemblée en vue d'annuler une partie des actions possédées par la Banque, ayant été considéré de nouveau, et comme il y avait des doutes sur la valeur de cette procédure, vos directeurs ont jugé prudent de n'y point donner suite et le chiffre des actions devra rester tel qu'il était antérieurement.

Comme d'habitude, les succursales ont été inspectées de temps à autre, et les directeurs désirent exprimer leur entière satisfaction de la manière efficace dont les

gérants et autres officiers se sont acquittés de leurs devoirs.

Le tout respectueusement soumis,
W. WEIR,
Président.

Montréal, 16 juin 1893.

ÉTAT GÉNÉRAL

ACTIF

Espèces	\$13,169 34
Billets de la Puissance	64,253 00
Dépôt au gouvernement de la Puissance pour garantir la circulation	21,000 00
Billets et chèques sur autres banques	61,440 80
Dû par banques en Canada	9,832 03
Dû par banques en pays étrangers	21,132 04
Dû par banques dans le Royaume-Uni	9,592 75
Prêts à demande sur actions et débetures	18,761 85
	\$219,178 81
Billets escomptés courants	\$987,003 38
Billets dûs et non spécialement garantis	50,006 18
	\$1,037,009 56
Propriétés immobilières	\$52,131 52
Édifices des succursales	22,000 00
Hypothèques sur propriétés vendues par la banque et autres	11,994 13
Ameublement, coffres-forts, etc.	11,068 08
Autres créances comprenant les actions possédées par la banque	268,748 80
	\$365,942 73
	\$1,622,131 10

PASSIF

Capital souscrit : 500,000; payé	\$479,500 00
Profits et pertes	11,557 19
	\$491,057 19

Billets en circulation	\$292,304 00
Dépôts du Gouvernement Fédéral, remboursables à demande	5,442 42
Autres dépôts remboursables à demande	160,320 11
Autres dépôts remboursables avec intérêt	654,525 15
Dû à d'autres Banques en pays étrangers	1,671 00
Autres dettes	1,926 23
Dividende payable au 1er juin 1893	14,385 00
	\$1,131,073 91
	\$1,622,131 10

LOUIS DEGUIRE,
Comptable en chef.

Montréal, 31 mai 1893.

DISCOURS DU PRÉSIDENT

Le président propose ensuite l'adoption du rapport et accompagne cette proposition des remarques suivantes :

Bien que l'année qui vient de s'écouler, dit-il, ait été passablement prospère pour les banques en général, elle n'a pas été sans donner lieu à beaucoup d'inquiétude. Durant les premiers six mois de l'année, de grandes difficultés ont été éprouvées à placer les fonds en mains sûres et à des taux d'intérêt rémunérateurs. Une fois entre autres des prêts remboursables à demande ont été consentis au taux si peu élevé de trois pour cent. Plus tard lorsque la saison fut avancée, les expéditions d'or

de New-York et l'alarme créée dans cette métropole, par l'écoulement de l'or, ainsi que la frappe ininterrompue de la monnaie d'argent ont produit un malaise très prononcé sur le marché monétaire. Ce malaise a eu naturellement son contrecoup à Montréal. La réduction des taux, qui a été la note dominante des prêts remboursables à demande, durant l'été dernier, a fait naître une hausse exagérée sur plusieurs des valeurs sur lesquelles se fait à la Bourse une forte spéculation. Et lorsqu'à la fin de la saison, plusieurs banques ont exigé le remboursement d'une partie de leurs prêts, le marché monétaire local a subi une telle perturbation, que le taux des prêts remboursables à demande a monté à six pour cent, et le taux est à peu près celui qui reste encore en vigueur.

La demande de fonds de la part du commerce régulier a été suffisante pour absorber les ressources de la banque durant les derniers trois ou quatre mois, vu la quantité considérable de produit naturel du Canada, restés en main jusqu'à l'ouverture de la navigation et aussi à cause du retard du printemps.

Les influences extérieures mises de côté, nous pouvons nous attendre à voir le marché monétaire devenir plus aisé dans un avenir prochain.

Passant à la question commerciale, le président constate, autant qu'il peut en juger, que le commerce a été suffisamment prospère.

Puis le président traite des opérations de la banque. Les opérations durant l'année qui vient de s'écouler, dit-il, ont été satisfaisantes. On peut voir par le rapport soumis qu'après avoir réduit notre dette de \$25,000, nous avons augmenté de \$48,000 notre actif immédiatement disponible.

Les profits nets de la banque s'élèvent à une fraction au-dessus de 8 pour cent du capital réel.

La perspective des affaires dans la province de Québec, pour l'année prochaine, peut être regardée comme satisfaisante. On est certain aujourd'hui d'une abondante récolte de foin, dont découlera une forte production de beurre et de fromage. L'abondance du foin contribuera plus que d'habitude à la prospérité du pays à cause de la disette des fourrages en France et en Angleterre. Les exportations, en Angleterre, de quantités considérables de foin, l'hiver dernier, bien qu'en plusieurs cas, elles n'aient pas rapporté de bénéfices à l'exportateur, ont du moins préparé la voie à un développement extraordinaire de notre commerce d'exportation pour l'avenir.

L'année dernière, à l'assemblée annuelle de la banque, un règlement a été adopté à l'effet de retrancher du capital valide, une partie des actions détenues par la banque, depuis sa réorganisation en 1881. A moins que ces actions ne soient vendues avant la prochaine session du parlement, il sera peut-être à propos de demander l'adoption d'un acte succinct pour leur annulation, vu que la possession par la banque de telles actions n'est pas conforme à l'esprit de l'Acte des Banques et que ces actions ne peuvent servir plus longtemps de base à sa circulation.

RÉÉLECTION DES DIRECTEURS ET OFFICIERS DE LA BANQUE

La proposition de l'adoption du rapport, faite par le président, ayant été appuyée par M. Wm. Strachan, est adoptée à l'unanimité.

Après les votes de remerciements au Président, aux directeurs, aux agents et aux autres officiers de la banque, suivant l'usage, les scrutateurs déclarent les messieurs suivants, unanimement réélus directeurs pour l'année courante : MM. W. Weir, Wm. Strachan, O. Faucher, John P. Wilson et Godfrey Weir.

A une réunion subséquente des directeurs, MM. Weir et W. Strachan ont été unanimement réélus président et vice-président respectivement.

PARI D'UN ANGLAIS

Trois voyageurs étaient avec un Anglais qui faisait d'inutiles efforts pour les comprendre. Pour lui, leur conversation était un peu la tour de Babel, c'est-à-dire une véritable confusion où il ne pouvait rien distinguer. Cependant, lorsque parfois quelques phrases connues frappaient

son oreille, il voulait placer son mot, afin de dissimuler son ignorance ; mais, hélas ! le français dans sa bouche était tellement déformé que ses compagnons avaient peine à retenir leur hilarité.

L'un d'eux, cependant, voyant le pauvre Anglais à la torture, eut compassion de lui, et voulut lui parler dans sa propre langue. Notre mylord, loin de paraître content et heureux de cette bonne fortune, devint rouge de colère.

— Moï sié, dit-il, vò être un drôle de personnage ; est-ce que vò vò moquez de moï ?

— Comment, mylord, me moquer de vous ? répond le Français. Je ne vous comprends pas.

— Vò pas comprende ? Eh bien ! voilà : je dis moï parler very well le langage de vò, et pourquoi pas vò continuer avec moï dans votre parlerment ?

— Parce que, mylord, je croyais vous être plus agréable et me faire mieux comprendre en parlant votre langue.

— Parler mon langage ; pas besoin à moï, car moï parler votre langage very well et écrire le français sans tromper moï.

Comme on ne semblait pas ajouter foi à ses paroles, notre mylord s'anime de plus en plus, et ajoute :

— Eh bien ! monsieur le Français, volez vò pariez avec moï cent francs, moï écrire vingt lignes français sans faire péché d'orthographe ?

— Je m'en garderai bien, car vous seriez sûr de perdre.

— Comment, moï perdre ? Vò prendre moï pour un stupide ? Je vou vò parier avec moï, ou je dis vò avoir peur.

Le Français encouragé par un sourire de ses compagnons de voyage, et voulant s'amuser un peu aux dépens du touriste et si singulièrement aveuglé par la science, lui dit :

— Mylord, vous voulez absolument parier cent francs, n'est-ce pas ?

— Oui, moï vouloir beaucoup fortement pariez avec vò.

— Eh bien ! puisque vous voulez absolument parier, tirez votre carnet et écrivez.

L'anglais tire son carnet, s'arme majestueusement de son crayon, et, avec le visage souriant d'un vainqueur, il attend en silence ce qu'on va dicter.

— Écrivez, dit le Français : J'ai vu CINQ SAINTS moines de Saint Cloud, RAINS de corps et d'esprit, CEINTS de leur ceinture, et portant sur leur SEIN le SRING du Saint Père.

A ce singulier langage, notre pauvre Anglais est tout ébahi ; il croit rêver, le crayon lui tombe des mains ; il ne sait plus à quel saint se vouer.

— Vous n'écrivez pas ? dit le malicieux français.

— M'â avoir perdu, dit le mylord, mais cela n'est pas étonnant ; car moï pas connaître tous les saints du paradis. Moï payer vò.

Et l'Anglais préparait son billet de cent francs : son compagnon de voyage le refusa avec une galanterie toute française, se contentant d'avoir donné une leçon de modestie au présomptueux fils d'Albion.

— Le Japon marche à pas de géant dans la voie du progrès. Il est question d'y construire un chemin de fer électrique qui partirait d'Atani à destination de Odalvara.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Tire au beurre.—Deux tasses de sucre, une tasse d'eau, deux cuillerées de mélasse, quatre cuillerées de vinaigre, une cuillerée et demie de beurre. Faites bouillir vingt minutes ou une demi-heure, et versez dans des assiettes de fer blanc graissées de beurre.

Pigeons rôtis.—Après avoir vidé, flambé et bridé de beaux pigeons, les envelopper dans une feuille de vigne, si la saison le permet, puis d'une bande de lard, et les mettre à la broche. Au bout d'une demi-heure, les servir sur leur jus ou du cresson. Le pigeon se partage d'abord par le milieu, dans toute sa longueur, puis chaque moitié se partage de façon à laisser une portion de filet avec chaque cuisse.

Potage aux herbes.—Passez au beurre avec un peu de sel, une poignée d'oseille, de cerfeuil, et quelques feuilles de laitue. Mouillez avec de l'eau, ajoutez du beurre frais, faites bouillir, et retirez du feu. Assaisonnez, liez avec quatre jaunes d'œuf, et versez sur du pain émincé.

On peut remplacer le pain par une purée de pois, de haricots blancs ou de pommes de terre jaune ; mais elle doit toujours être claire.

Homard à la rémoulade. (Hors-d'œuvre.)—Les homards se font cuire comme les écrevisses, mais on les vend tout cuits ; choisissez en un qui soit bien frais ; fendez-lui le dos depuis la tête jusqu'à la queue, enlevez tout ce qu'il a dans le corps ; mettez cela dans un vase avec une cuillerée de moutarde fine, échalotes et persil hachés, menu, sel, gros poivre, et les œufs du homard s'il en a ; ajoutez huile et vinaigre, délayez bien le tout mettez le dans une saucière, et le servez avec votre homard.

CHOSSES ET AUTRES

—Les souscriptions des dames du Canada pour un présent à la princesse May s'élèvent à près de \$6,000.

—On a calculé que les bijoutiers européens fabriquaient annuellement pour \$24,000 de bijoux et de vaisselle d'or.

—La plus grande défense de mastodonte qu'on ait découverte mesurait seize pieds de long.

—M. André Desormiers dit Cusson, vétéran de 1837, vient de mourir à l'hôpital de St-Jean, P. Q., âgé de 93 ans et trois mois.

—Le plus grand monument du monde est le Colisée de Rome ; il mesure 615 pieds de diamètre et 120 de hauteur.

—L'émigration continue à diminuer en Irlande. Le nombre des émigrants a été pendant l'année dernière de 51,000. Il s'était élevé à 58,438 en 1891.

—Il y a quinze jours, sept tonnes de beurre d'Australie ont été reçues à Londres, en un seul chargement. La valeur totale est estimée à \$340,000.

—L'Irlande compte 3,600,000 catholiques, 600,000 anglicans et 445,000 presbytériens. C'est probablement pour cela que les orangistes font tant de tapage.

—Trois mille étoiles sont visibles à l'œil nu, les meilleurs télescopes nous en font voir 5,500,000. L'étoile la plus proche de la terre est à 21,000,000, 000 milles.

—Winnipeg va toujours en augmentant, non-seulement sous le rapport du commerce et de l'industrie, mais aussi au point de vue de la population ; cette ville compte aujourd'hui 30,000 âmes.

—Depuis que l'Autriche s'est décidée à faire ses paiements en or, elle a importé pour environ \$57,900,000 de ce métal dont la plus grande partie est sortie du port de New-York.

—Philadelphie est la ville qui possède la plus grande longueur de voies pour les chars électriques ; on évalue à 500 milles environ la longueur du parcours des chars urbains mus par l'électricité.

—L'électricité, qui n'est pas gênée dans sa course par les influences atmosphériques, parcourt 288,000 à la seconde. Le courant électrique est plus lent pour la transmission des messages par les fils télégraphiques.

—La ville de Saintes, dans le département de la Charente-Inférieure, prépare de brillantes fêtes franco-canadiennes, pour le 2 juillet prochain, en l'honneur de Samuel de Champlain, fondateur de Québec.

—On prétend qu'une pièce d'or passe 2,000,000,000 de fois entre les mains avant que le relief soit usé par le frottement ; tandis qu'une pièce d'argent conserve son empreinte tant qu'elle n'a pas changé de mains 3,250,000,000 de fois.

—Un journal de New-York, le *Recorder*, vient d'ouvrir un singulier concours.

Pour savoir quelle est l'Américaine qui a le plus petit pied, il a fait fabriquer une pantoufle de satin qui ne mesure que sept pouces anglais et invite toutes les dames à aller l'essayer dans ses bureaux.

Le nom de celle qui chaussera cette pantoufle sera inscrit au-dessus de la minuscule chaussure, qui figurera à l'Exposition de Chicago.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUSE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

L'EMPOISONNEUSE

— Un affreux malheur vous accable ; permettez-moi, madame, d'essayer d'apporter quelque soulagement à votre situation. Hélas ! il est des douleurs plus cruelles encore que la vôtre. Vous pourriez, du moins sans crainte, pleurer celui que vous aimez... Laissez-moi pleurer avec vous ; mon cœur en sera moins oppressé... Surtout, si vous acceptez ce témoignage de ma sympathie...

— Eh bien ! monsieur, demanda Denise en s'apercevant que, depuis longtemps, l'étranger avait achevé de lire. Eh bien ! n'a-t-elle pas prouvé son bon cœur en m'envoyant une lettre pareille ?

— Vous êtes reconnaissante, et vous avez mille fois raison de l'être. Je conviens, d'ailleurs, que ce billet prouve à la fois beaucoup de bonté et une douleur expliquant la solitude où Mme de la Géraudaye désire vivre. Je suppose, néanmoins, que vous lui parlez quelquefois.

— Très rarement. Je suis allée la remercier et je lui dis bonjour quand je la rencontre. C'est tout.

Le voyageur se leva.

— J'ai fort bien diné, dit-il. Je vais aller faire un tour en attendant la nuit. Je ne vous forcerai pas à veiller, ne craignez rien ; ma journée a été si fatigante que j'ai grand besoin de repos.

Il plaça sur sa tête un chapeau de paille à bords larges et sortit, se dirigeant vers la plage où il avait vu Mme de la Géraudaye.

En ce moment, la jeune femme revenait sur ses pas ; l'étranger ne s'approcha point d'elle et se contenta de la suivre de loin, en paraissant fort occupé d'admirer le paysage.

— Il faudra bien qu'avant peu je trouve moyen d'attirer son attention, murmura-t-il. Ces projets de retraite absolue sont fort beaux, mais ne sauraient me convenir. Comment faire ? Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Tenter de me faire recevoir chez elle, serait imprudent. Après une entrevue insignifiante, sa porte se fermerait peut-être sans retour.

Lui parler quand elle reviendra sur la plage, serait très facile, mais aussi très banal. Alors ! il faudra trouver mieux. Je ne suis pas venu me confier à S... pour échouer sottement dans mon dessein ! J'y réfléchirai.

C'est déjà beaucoup, il me semble, de pouvoir, au besoin, m'assurer l'appui de Denise. Ce que je devais faire ou ce qui serait écouté avec défiance, venant de moi, prendra une éloquence réelle en passant par la bouche de Denise.

Seulement, il faut de l'adresse, beaucoup d'adresse... Ah ! la voici arrivée sur le seuil de sa maison ; elle jette un dernier coup d'œil vers la mer. Regarde-t-elle de mon côté ? Non... D'ailleurs, cela ne signifierait rien, puisqu'elle ignore ma présence ici.

Il n'importe ! Ce serait comme un heureux présage ! Elle n'a pas tourné la tête, et la voilà rentrée pour toute la soirée, probablement.

A demain donc. Je la reverrai de loin, si mon esprit ne m'a pas encore fourni le moyen de m'imposer à sa pensée.

Un moment plus tard, l'étranger avait regagné la maison de Denise et trouvait la chambre qui lui était destinée préparée avec soin pour le repos de la nuit.

III

SUR LA PLAGE

— C'est l'heure du bain, il va arriver. Veux-tu parier ?

— Parier ! Tu es fou, Hilaire. Est-ce qu'un chacun n'a pas des yeux pour voir ? Est-ce qu'il n'est pas comme sa vraie ombre !

— Je voudrais bien savoir, tout de même, si ça lui plaît, à elle.

— Pardi ! va lui demander.

— Tu gausses, Pierre ; n'empêche que toutes ces manigances sont drôles ! On en cause, c'est une vraie bénédiction !

— Dis donc que c'est de quoi tourner la tête. Ça ne peut nous faire rien à nous, pas vrai ? Eh bien ! la ménagère en est comme enragée. Elle dit, elle dit ! Un vrai moulin à paroles.

— C'est comme chez nous. La Denise n'a qu'à bien se tenir, la Mathurine lui en veut fièrement de ses cachotteries.

— Après ça, dame ! La Denise ne sait rien, puisqu'elle ne dit rien.

— Impossible.

— Et puis, quand même, ça ne nous touche point, je pense.

— Non, mais les farces, ça me plaît, et ça peut compter pour une bonne farce de suivre une jupe comme un vrai esprit et d'avoir l'air de prier devant elle. Je parie qu'il n'en ferait pas plus devant une image sainte.

— Quoi donc dis-tu, Hilaire ? demanda un troisième interlocuteur.

— Ah ! c'est vous, père Blaise. Eh bien ! je parlais de ce drôle de corps qui suit la richarde de*** quasiment comme un esprit.

— Est-il pas libre ?

— Prenez pas la mouche ! père Blaise. Je sais qu'il est votre favori. Je n'en disais pas de mal, d'abord.

— Et tu fais bien. Je le connais mieux que toi.

— Ma foi ! oui. Vous le promenez assez souvent pour ça. C'est pas par jalousie que je dis, mais vous êtes chanceux, vous. Promener le cachotier, promener la richarde, c'est beau jeu ! Et vous devez en entendre de toutes les couleurs.

— Est-ce que tu crois que je prends les gens au collet pour leur demander leurs secrets ? Toutes les choses dites, c'est sottises. Sont-ils pas forcés de se voir de temps en temps ? La grève est à chacun, que je pense, et jamais on ne les voit se parler.

— Qu'est-ce qu'on en sait ? dit Hilaire d'un ton de doute.

— Pardi ! ça serait facile à savoir, dans ce coin où une mouche ne peut pas voltiger sans que les gens mettent le nez à l'air. La Luce est-elle pas comme les autres, curieuse que c'en est triste ? Si ses yeux de renard n'ont pas découvert quelque chose, c'est qu'il n'y a rien de rien.

— Vous avez peut-être raison, père Blaise.

— Si j'ai raison ! Tiens, Pierre est plus sensé que toi. C'est pas lui qui prend goût à des bavardages de femme et qui s'inquiète de la conduite des autres.

— Quoi que ça me rapporterait ? dit Pierre.

— Bien parlé, mon matelot, approuva Blaise en donnant " par amitié " une terrible tappe à Pierre.

Hilaire, en vrai bon Normand qu'il était, c'est-à-dire obstiné comme deux Bretons, ne se montrait nullement disposé à laisser là les choses, et il allait interroger de nouveau le vieillard, au risque d'une rebuffade plus sérieuse, si son attention n'avait été excitée par la présence de Mme de la Géraudaye.

Selon son invariable coutume, la jeune femme marchait tout occupée de son enfant qui, ce matin-là, paraissait plus vif, mieux portant. Cette vivacité donnait au regard de la mère attentive une sorte de reflet joyeux, tout à fait inaccoutumé. Elle passa près des pêcheurs, et son petit mouvement de tête, en réponse à leur salut, eut quelque chose de gai dont ils furent frappés.

Hilaire en fit tout bas la remarque, puis bientôt se mit à rire.

— Qu'as-tu donc ? demanda Pierre.

— Quand je le disais ! répliqua-t-il. Voilà le locataire de la Denise. Mais il ne semble pas disposé, aujourd'hui, à rester éloigné de la richarde. Ah ! ah ! j'ai dans l'idée qu'on va rire. Faut nous retirer un brin en arrière pour pas les gêner.

— Tiens, Hilaire affirma le vieux Blaise, tu ressembles à une mauvaise commère. Dis tes sottises à Pierre s'il veut t'écouter ; moi je m'en va.

— Et moi aussi, approuva Pierre, j'aime pas avoir l'air d'une guêpe qui va bourdonner autour des gens qu'elle ferait mieux de laisser tranquilles.

— Bon ! allez-vous-en, alors, je vous dis répliqua l'incorrigible Hilaire. Si je vois du nouveau, je vous garderai pas rancune, je vous le contera et vous n'en ferez pas petite bouche.

Blaise et Pierre s'éloignèrent en haussant les épaules.

Quant à l'intrépide curieux, il se hâta de monter dans un petit canot échoué sur le sable, et parut bientôt fort occupé à réparer un dégât imaginaire, pendant qu'en réalité ses yeux suivaient le moindre mouvement des promeneurs.

Il n'était pas seul, du reste, à guetter ainsi. Plus d'un enfant jouant sur le sable, plus d'une femme sur le seuil de sa porte, affairée à recurer, avec un soin minutieux, quelque vieux chaudron, n'avaient pas d'autre but que de chercher, comme Hilaire, à pénétrer un secret obstinément supposé.

Une telle surexcitation de curiosité ne saurait étonner. A qui n'a-t-il pas été donné de reconnaître la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, même dans les centres les plus populeux, de vivre sans éveiller l'attention d'autrui ? La fable des cent yeux d'Argus est toujours actuelle.

Nombre de gens qui devraient être sagement avertis de leur temps, afin de veiller à empêcher le désarroi de leur propres affaires, éprouvent un violent désir de se mêler de choses auxquelles leur empressement sera inutile, s'il n'est pas plutôt funeste.

Tout est scruté, commenté. Les pensées les plus cachées ne sont pas à l'abri d'odieuses suppositions. Une circonstance fortuite les dévoilera toujours à ces fureteurs de secrets, véritables bobines d'induction, jouant sur un regard, sur une parole, sur un geste, sur une adresse de lettre surprise, sur un coin d'enveloppe soulevée, le rôle du fil galvanisé, sensible à la moindre approche du fluide subtil et terrible, âme de la nature.

Espérer se soustraire à ces investigations serait folie. Les redouter outre mesure serait faiblesse ; mais les dédaigner et, surtout, relever fièrement la tête devant elles, c'est plus que de la force d'âme, c'est presque de la témérité, et bien peu sont trompés pour une lutte toujours répugnante aux nobles cœurs.

L'immortelle définition de la calomnie reste vraie. La " rumeur légère," le " petit bruit rasant la terre," ont déjà amassé les ruines, les obstacles au-

tour des victimes désignées, avant que celles-ci aient eu le temps de reconnaître la nécessité de sortir de leur quiétude.

Dans sa retraite fermement voulue, abritée derrière la barrière morale qu'elle avait élevée avec tant de soin, Mme de la Géraudaye espérait retrouver un peu du calme et de la force d'âme exigés pour l'accomplissement de sa tâche maternelle.

Indifférente à tout ce qui n'était pas son fils, elle croyait naïvement pouvoir vivre tranquille, oubliée. Les visites de la sous-préfète, de Mme de Tourgéville et de Madeleine lui avaient paru être les derniers combats à soutenir contre un passé douloureux.

Elle n'aurait pu croire que l'étranger, à peine entrevu depuis une semaine sur la plage, allait se trouver mêlé à sa vie, que déjà son nom et le sien, leurs actions, leurs moindres démarches formaient l'objet de toutes les conversations, de toutes les suppositions des habitants de S....

IV

LE SAUVETAGE

Ce matin-là, le temps était splendide ; l'air frais, venant de la mer, semblait délicieux à respirer.

La démarche de Mme de la Géraudaye paraissait être moins languissante ; elle se rapprochait avec moins d'effort du petit Félix lorsque l'enfant, courant après un joli cerceau à clochettes, faisait des sauts de jeune et gracieux chevreau sauvage.

La promenade avait amené madame de la Géraudaye au bas de la grève, presque en face de la maison de Denise. Si elle avait regardé de ce côté, elle eût vu l'étranger sortir de la maison et prendre une direction qui devait infailliblement amener entre eux une rencontre. Mais la jeune femme ne regardait que la mer et Félix.

Elle était si bien habituée à ce que chacun respectât sa réserve, qu'elle trembla de crainte en s'entendant saluer par son nom. Très émue, elle se retourna. L'étranger, son large chapeau de paille à la main, était incliné devant elle.

—Monsieur ! Et les mots s'échappaient à peine balbutiés de ses lèvres. Monsieur, vous ne me connaissez pas....

—Je ne vous *connais pas* ! Je vous en prie, madame, remettez-vous. Mon intention n'était pas de vous causer une peine, si légère qu'elle puisse être !

Chaque parole de l'étranger semblait pénétrer au fond de l'âme de madame de la Géraudaye et y raviver un souvenir caché. Son regard se leva, un peu hésitant encore, mais bientôt elle jeta un faible cri, et toute tremblante :

—Monsieur Dutertre, est-ce vous ?

En même temps ses forces parurent près de l'abandonner.

—Pardonnez-moi, madame, dit Maxime en s'avançant vivement et en s'emparant d'une des mains de la jeune femme qu'il serra un instant dans les siennes. Pardonnez-moi, j'ai eu mille fois tort de me faire reconnaître ; je n'ai pas eu assez d'empire sur ma volonté. Depuis quelques jours je vous voyais de loin : cela eût dû me suffire.

Madame de la Géraudaye essaya d'articuler quelques mots ; Maxime la prévint.

—Ne jugez pas trop sévèrement mon indiscretion, se hâta-t-il de dire. Je suis, je vous l'assure, bien désolé du trouble où je viens de vous jeter. Je vous croyais calme, tranquille, avant que la malheureuse pensée de vous parler....

Madame de la Géraudaye avait repris possession d'elle-même. Domptant son émotion, elle interrompit le jeune homme :

—Monsieur Dutertre, je devrais, moi aussi, vous prier de me pardonner, car, tout d'abord, je ne vous ai pas reconnu et je ne vous ai pas accueilli comme je le devais. Ma mémoire est parfois voilée. Croyez, pourtant, que je n'ai pas perdu le souvenir de votre dévouement. C'est la seule chose du passé à laquelle je puisse songer sans qu'un sentiment d'amertume m'envahisse. Vous m'avez si noblement défendue contre tous !.... J'éprouve une joie réelle à vous tendre la main, à mon tour....

Par un geste charmant, plein de grâce, de timide retenue et de fierté, la jeune femme mit sa main dans la main de Maxime.

—Madame, dit-il avec un regard suppliant, démenti par la hardiesse de ses paroles, madame, vous ne voulez donc pas que je parte maintenant ?

—Au contraire, reprit-elle, d'une voix grave et ferme, quoique d'une extrême douceur. Je ne vous demande pas, monsieur, de quitter S...., ce serait excéder mon droit. Je vais, d'ailleurs, partir bientôt ; mais ne vous occupez plus de votre malheureuse cliente. Je n'ai qu'un but, qu'une idée : tout ce qui pourrait m'en détourner, fût-ce d'un moment, je dois le repousser....

Non ! se hâta-t-elle d'ajouter en prévenant une protestation du jeune homme. Non, ne parlez pas de votre dévouement. Puis-je en douter ? Puis-je ne pas y avoir une entière confiance ? Le passé répond pour l'avenir. Je vous promets d'avoir recours à votre expérience, à votre générosité, s'il m'arrivait d'être impuissante à détourner de mon fils un péril menaçant.

—Cette bonne parole, madame, m'est une consolation....

Une grande clameur, composée de cris poussés de tous côtés sur la plage, interrompit le jeune homme. Mme de la Géraudaye se retourna vivement. Elle ne cria pas, mais le sang abandonna ses joues et, courant comme une insensée, elle se précipita vers la mer.

Maxime l'arrêta.

—Tranquillisez-vous, madame, comptez sur moi. Il n'y a aucun danger, la vague est calme.

En parlant, il avait jeté sur le sable son léger veston et son chapeau.

Un instant après, il nageait vigoureusement vers un objet, déjà presque indistinct, roulé par le flot.

Voici ce qui était arrivé.

Pendant l'entretien de Mme de la Géraudaye et de Maxime, le petit Félix avait continué à faire rouler le joli cerceau à clochettes, qui l'amusaient tant.

L'enfant courait au hasard, selon l'impulsion donnée par lui à son jouet. Il arriva ainsi à la limite de la plage. La vue de la mer ne l'effrayait aucunement. Depuis deux mois, il s'était familiarisé avec elle.

Soudain, le cerceau roula dans la couronne d'écume d'une vague folle. L'enfant bondit et voulut reprendre le jouet, une seconde vague plus forte le saisit lui-même. Renversé, il disparut sous l'eau. C'est alors que s'élevèrent les cris des spectateurs de la scène.

Un regard avait fait tout comprendre à Mme de la Géraudaye, et elle aurait rejoint Félix, si Maxime ne l'en eût empêchée.

Elle ne serait pas restée, toutefois, simple spectatrice du petit drame, si le pêcheur Hilaire n'avait, dès le premier moment, compris l'avantage qui pouvait résulter de la situation et ne fût accouru près de la pauvre femme.

—Craignez rien, madame, disait-il. Vous tournez pas le sang, c'est rien, rien du tout. Le monsieur va, dans une seconde, rattraper le petit. Le flot est si calme, Dieu soit loué ! que ça ne fera pas plus d'effet qu'un bain au cher petitot

Mme de la Géraudaye se taisait. Blanche, d'une blancheur de cire, un tremblement convulsif agitait ses membres et elle tendait les bras comme pour recevoir l'enfant que Maxime s'efforçait d'atteindre.

Hilaire avait dit vrai : le danger était plus effrayant d'apparence que grave. Cependant, le sauveteur semblait avoir peine à saisir le petit corps inerte. Deux fois, il toucha le vêtement de l'enfant, deux fois il se trouva rejeté au loin.

—Le courant est contraire, expliquait Hilaire, en retenant toujours fortement Mme de la Géraudaye. Mais là, là, ayez patience un brin. C'est fini, les voilà en sûreté.

Maxime, en effet, tenait maintenant l'enfant et se retournait vers la plage. En une vingtaine de brasses vigoureuses, il put prendre pied.

La mère, alors, n'essaya pas de refouler un cri, le premier qu'elle eût poussé, en recevant sur son sein l'enfant évanoui.

Avec quelle force, quelle tendresse elle l'étreignait ! Avec quelle passion elle posa ses lèvres sur les petites lèvres décolorées, pour y ramener le souffle de la vie !

Sublime dans son égoïsme maternel, elle oublia tout, même le sauveur de son fils ! Avec une rapidité que nul n'aurait égalée, elle fut bientôt au seuil de la maison de Luc.

La nouvelle de l'accident y était déjà connue, les offres de service ne manquèrent pas. On voulait s'emparer de l'enfant, le soigner, mais madame de la Géraudaye remercia d'une voix brève.

—Il ne faut qu'un médecin, courez à..., je vous prie, dit elle.

Vingt messagers pour un prirent le chemin du bourg.

Pendant ce temps, haletante de sanglots contenus, elle avait arraché les vêtements du petit Félix et, après l'avoir enveloppé d'une chaude couverture, continuait à le serrer sur son cœur.

Dans l'exaltation de l'angoisse, elle ne s'apercevait même pas qu'une teinte rose apparaissait sur le gracieux visage, et que la respiration bien faible encore, mais régulière, entr'ouvrait la bouche mignonne du cher ange.

—Mon Dieu ! répétait-elle, vous m'avez effroyablement punie. La reconnaissance même est-elle donc un crime pour moi ?... Pitié ! pitié !... Mon enfant !... Mon Félix !... Ai-je pu t'oublier un moment ! Tu périssais sous mes yeux.... Ah ! je serais morte avec toi !... Ton père ne t'aurait pas reçu seul.... Armand ! Armand ! continuait-elle, en fixant ses regards sur un portrait de son mari, ne tourne pas vers moi un visage si sombre ! Ton fils n'est pas mort ! Je ne suis pas une mauvaise mère ?

Des paroles s'échappaient ainsi, pressées sans suite, des lèvres de la pauvre femme. Il semblait que la raison l'abandonnât.

L'entrée bruyante de l'hôte et de l'hôtesse, tournant autour d'elle, ramena un peu madame de la Géraudaye au sentiment de la réalité.

—Prenez garde ! prenez garde ! s'écria-t-elle, en voyant l'hôtesse saisir une des mains du petit Félix.

—Soyez calme, ma brave, ma digne dame, répondit la Luce ; surtout faut pas vous désoler. Tenez, je suis sûre qu'il n'a brin besoin de rien, le doux chérubin ! Voyez ses beaux grands yeux bleus, bien vivants !

L'enfant avait, en effet, ouvert les yeux.

—Maman ! balbutia-t-il.

Ce cri, ce nom si doux au cœur d'une femme sauva peut-être la raison de la pauvre éprouvée. Un torrent de larmes jaillit de son cœur, et l'anxiété qui l'étreignait en fut apaisée.

Le médecin du bourg arrivait en hâte ; il déclara qu'aucun danger sérieux n'existait. L'enfant avait seulement éprouvé une syncope passagère son âge et la douceur de la température ne laissaient redouter aucune complication.

L'état de la mère offrait plus de gravité. Mais la tension nerveuse se trouvant heureusement vaincue, des soins et du repos arrangeraient tout.

Le père Luc et sa femme montrèrent une joie bien franche de cet oracle. Ils aimaient véritablement madame de la Géraudaye. Elle était si peu gênante, si douce, point difficile et payait si généreusement !

LES MANGEURS DE FEU

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Deuxième Partie

L'AIGLE NOIR

« Willigo, le chef des Nagarnooks, vous trahit ; cette nuit même, dans un bouge du port connu sous le nom de Devil's Tavern, il s'est fait affilier à la société des bush-rangers, et il s'est engagé formellement à vous faire tomber entre leurs mains, pour qu'on puisse, sous menace de mort, vous arracher la cession du placet. Veillez ! »

Ces quelques lignes plongèrent Olivier dans une étrange perplexité. Il ne songea pas un instant qu'elles pussent être autre chose que le résultat d'une erreur ; l'Aigle-Noir, qui venait de lui sauver la vie, avait en outre donné à ses amis depuis plus d'une année de telles preuves de sa loyauté et de son dévouement, que c'eût été folie pure que d'oser concevoir le moindre soupçon à son égard. Mais il se demandait sur quelle piste si singulière avait bien pu s'égarer le baron de Funçal pour en arriver à formuler une pareille accusation contre le plus sûr et le plus fidèle de ses alliés.

Il appela le Canadien et lui tendit la lettre.

Ce dernier la lut sans sourciller, puis il la froissa entre ses doigts et en alluma un cigare qu'il tenait à la main.

Et comme le comte le regardait d'un air interrogateur :

— Cet homme ne connaît pas Willigo, répondit-il froidement ; mais je ne l'engage pas à se mesurer avec lui, il lui arriverait malheur... Doubter de sa loyauté, de son honneur ! je douterais plutôt de moi-même. Mais que le chef ne soupçonne rien... l'Australie ne serait pas assez grande pour soustraire M. de Funçal à sa vengeance. S'il est capable de tous les sacrifices, de toutes les abnégations pour ceux qu'il aime, c'est un sauvage, après tout, et il ignore le pardon des offenses, surtout de celles qui s'adressent aussi directement à son honneur et à ses idées de caste. Vous ne savez pas peut-être que depuis mon adoption par la tribu et par son père le vieux Vol-ligong, l'Aigle-Noir me considère exactement comme si j'étais son frère par le sang, et que, d'après la coutume du Buisson, cette parenté est tellement sacrée que, si je venais à succomber dans une lutte quelconque sans que Willigo se soit fait tuer pour me défendre, ce dernier n'oserait jamais réparer aux grands villages de sa tribu. L'ethnographie véritable de l'Australie n'est pas faite, mon cher comte ; on en est encore aux récits des premiers voyageurs qui ont abordé dans cette contrée, et on continue à croire qu'elle ne renferme que des êtres abjects, voisins du singe, d'affreux Mélanésiens sans tradition, sans passé et incapables d'aucun sentiment élevé. Quand vous aurez vécu quelque temps au milieu de la tribu des Mangeurs de Feu, vous changerez d'opinion et vous ne serez pas peu étonné de rencontrer une peuplade alliant à une rare beauté physique des sentiments nobles et chevaleresques qu'on n'accorde d'ordinaire qu'aux races civilisées. Tout cela, sans doute, est mélangé de sauvages préjugés, et leur point d'honneur revêt des formes barbares dont les peuples d'Europe se sont dépouillés depuis longtemps ; mais, sachez que trahir les lois sacrées de la famille ou de l'amitié, est chose que jamais un Nagarnook ne fera !

Le Canadien avait prononcé ces paroles avec une émotion contenue, à travers laquelle perceait un véritable chagrin, causé par la pensée que son ami l'Aigle-Noir avait pu être l'objet d'un soupçon. Olivier le comprit, aussi répondit-il avec vivacité :

— Je vous en supplie, mon cher Dick, ne me faites pas l'injure de croire que j'aie pu douter un seul instant de notre ami, et si vous avez pu trouver quelque chose d'anormal dans ma tenue, cela venait de l'étonnement où m'avait plongé cette singulière lettre.

— Bien singulier, en effet, mon cher comte... il y a quelque mystère que l'avenir éclaircira ; quant à moi, je n'en parlerai pas à Willigo ; il est homme à ne pas pardonner l'ombre même d'une défiance. Dans tous les cas, vous ferez bien d'engager votre policier à abandonner cette piste ; je le répète, c'est un terrain dangereux pour lui... Il est certain que Willigo veille sur nous ; ses longues absences indiquent assez qu'il suit un plan parfaitement arrêté dans sa pensée. J'en suis entièrement sûr, bien qu'il ne m'ait pas encore confié ses projets ; et l'on viendrait à l'instant m'opporter la preuve que l'Aigle-Noir s'est fait affilier à la Société des bush-rangers, que je répondrais simplement : Gare aux bush-rangers ! Sachez bien que la ruse, la duplicité, la trahison même qui déshonorent un Nagarnook, employées contre les siens, sont au contraire des preuves de sagesse et d'habileté qui rehaussent la renommée d'un guerrier quand ces moyens s'adressent à des ennemis ; et sur ce point les Australiens ne sont pas si sauvages que cela, car la ruse, la fausseté et l'espionnage sont également, si je ne me trompe, la monnaie courante de la guerre, même chez les peuples les plus civilisés. Laissons donc l'Aigle-Noir combattre avec ses armes et ses moyens ; n'oublions pas que la guerre du Buisson va recommencer, et que, sur ce terrain, le Nagarnook rendrait des points à tous les policiers de France et d'Angleterre. M. de Funçal fera sagement de ne pas aller sur ses brisées et de borner son action à suivre la piste des Invisibles ; moi-même, du reste, en dehors de ce cas spécial, je dois vous déclarer, mon cher Olivier, que je ne tiendrai aucun compte de ses conseils et de ses avertissements ; je connais trop les ruses et les habitudes du Buisson pour recevoir des leçons d'un homme débarqué à Melbourne depuis huit jours à peine. Plus tard, quand

nous porterons la guerre au cœur même des positions ennemies, à Paris et à Saint-Petersbourg, ce sera différent, l'ancien chef de la sûreté manœuvrera sur son terrain, et nous devrons suivre aveuglément ses instructions ; ici, c'est autre chose... à lui la surveillance des Invisibles, à nous celle des bush-rangers et leurs alliés indigènes.

— Votre raisonnement est d'une logique indiscutable, mon cher Dick, et aujourd'hui même la question sera d'autorité tranchée dans le sens que vous indiquez.

Sur ces paroles, Laurent fit son entrée dans la chambre de son maître. A force d'eau fraîche et de frictions énergiques faites à l'aide de Willigo, le brave garçon était parvenu à effacer les dernières traces d'une somnolence qu'il attribuait à un abus inaccoutumé de champagne au banquet de la veille, et il se préparait à faire ses excuses au jeune comte lorsque le Canadien lui fit part des événements accomplis pendant la nuit. Sa confusion fit immédiatement place à une stupeur sans égale.

— Oh ! je comprends tout maintenant, fit-il du ton d'un homme qui voit l'horizon s'éclaircir devant lui. Aussi, quelle ivresse singulière... je conservais toute ma raison, et il m'était impossible cependant de faire un seul mouvement... Il n'y a pas besoin de chercher qui a fait le coup, et si jamais je tiens au bout de mon revolver...

— Le consul de Russie, interrompit Willigo.

Olivier et le Canadien se regardèrent avec un étonnement qui n'échappa pas à l'œil perspicace du sauvage.

— Que veux-tu dire ? demanda Dick, intrigué au delà de toute expression.

— L'Aigle-Noir n'a pas besoin d'avoir d'espion blanc à sa solde pour savoir tout ce qui se passe.

Et le Nagarnook, en prononçant ces mots, eut un sourire plein d'une orgueilleuse satisfaction.

Puis il ajouta :

— Si Willigo n'eût pas su... comment eût-il arrêté la voiture, assommé les ravisseurs et sauvé l'ami de Tidana ?

— C'est vrai ; mais celui que tu appelles l'espion blanc nous avait prévenus la veille.

— L'Aigle-Noir ne prévient pas, mais il agit, répondit sentencieusement le Nagarnook.

— Mais tu vie s de parler du consul de Russie... Comment as-tu appris qu'il était pour quelque chose dans tout cela ? L'Aigle-Noir rendra un véritable service à son frère en dissipant ses doutes sur ce point.

— Je surveillais les bushrangers près de Devil's Tavern et j'ai appris que le consul faisait demander des hommes de bonne volonté pour assister ses émissaires dans un enlèvement qui devait avoir lieu dans la même nuit ; j'ai compris qu'il s'agissait de l'ami de Tidana.

— Et vous avez joué courageusement votre vie pour me sauver ! fit Olivier.

— Ainsi tu es sûr que c'est bien le consul de Russie ?...

— Mon frère peut croire à la parole de l'Aigle-Noir

— Merci, fit le Canadien en lui serrant la main, je sais maintenant ce qui nous reste à faire.

Il y avait bien quelques points obscurs dans les paroles de Willigo, car le chef ne voulait faire connaître à personne ses projets ultérieurs contre les bushrangers ; Mais Dick n'insista pas, il savait de longue date que rien ne ferait parler l'indigène quand cela n'entraînait pas dans ses vues ; il lui suffisait, du reste, de savoir que le consul de Russie était bien l'auteur du dernier attentat commis contre le comte d'Entraygues.

Willigo ignorait que ses amis dussent se rendre chez le faux baron de Funçal, mais l'eût-il su, qu'il ne les eût pas accompagnés. Il éprouvait pour cet homme, qu'il n'avait fait qu'entrevoir, la répulsion la plus invincible, et il s'en était si peu caché que le Canadien, connaissant la vive susceptibilité du sauvage, avait prit le parti de ne jamais lui parler du policier. S'il avait connu le fond même de la pensée de son ami, il aurait su que cette répulsion était accompagnée d'une défiance absolue. Rien n'aurait pu faire sortir de la pensée de l'Aigle-Noir que cet homme était un traître qui recevait des deux mains, et finirait par trahir celui des deux partis que son intérêt lui commanderait d'abandonner.

Aucun fait n'était encore venu donner un corps à ses soupçons, bien qu'il passât ses journées à l'épier et le fit également surveiller, ainsi que ses deux acolytes, par Koanook ; mais il avait habitude de se fier à ses instincts et de n'en pas démordre.

L'intrusion de cet étranger dans la confiance de son frère Tidana et du comte d'Entraygues l'avait blessé profondément, bien qu'il n'en fit rien paraître ; et quoique cela n'eût diminué en rien l'affection à toute épreuve qu'il éprouvait pour le Canadien, il en était résulté que pour ne pas livrer ses projets à un homme dont il suspectait la loyauté, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, il avait formé des plans sans les communiquer à son frère d'adoption.

L'avenir nous apprendra si le flair du sauvage n'avait pas été, cette fois, mis en défaut.

L'aventure de la veille, qui avait failli avoir pour Olivier un terrible dénouement, pouvait se renouveler sous une forme ou sous une autre, le vent soufflait aux décisions rapides, et les quatre personnages, se trouvant réunis, tinrent un rapide conseil pour s'entendre sur la ligne de conduite qui leur était imposée par les événements.

— Nous pouvons causer dans la chambre de monsieur le comte, fit le Canadien ; nous n'avons pas à craindre ici les oreilles indiscrettes des deux voisins de Laurent.

— Ils ne sont plus à redouter, répondit l'Aigle-Noir, avec un sourire sauvage ; les vautours des falaises déchirent maintenant leurs cadavres dans la baie des Ecorchés.

— Il se pourrait ! exclama Dick.

— Ils étaient quatre... Tous quatre sont morts, continua Willigo d'un ton qui fit frémir ses compagnons.

En ce moment, par la fenêtre entr'ouverte, la voix d'un garçon qui vendait les journaux du matin arriva jusqu'à eux.

— Achetez, criait-il, le *Morning Advertiser*, *great attraction* ! les quatre cadavres de la baie des Ecorchés, horribles détails ; la fête d'hier, le portrait du lord-gouverneur, la mort de Tom Powell...

Les sons allaient en s'affaiblissant graduellement à mesure que le vendeur s'éloignait dans Yarra-street, et les paroles annonçant la mort du boxeur à la suite du combat de la veille furent les dernières qui parvinrent aux oreilles du comte d'Entraygues et de ses amis.

— La situation est grave, fit le Canadien, et Melbourne est intenable pour nous en ce moment. Le champion anglo-australien mort, le premier rôdeur venu peut m'envoyer un coup de revolver au coin d'une rue, sûr de trouver un jury indulgent pour l'acquitter. Quant à vous, mon cher comte, vous n'avez échappé cette nuit que par miracle à la rage de vos ennemis, et le massacre de leurs agents n'est pas fait pour les calmer. Je crois donc que ce que nous avons de mieux à faire est de partir le plus tôt possible pour le placer des Cygnes, le Buisson est un asile beaucoup plus sûr pour nous.

Cette opinion réunit tous les suffrages, et Willigo surtout insista pour que le départ eût lieu dans les quarante-huit heures. Il fut donc convenu que le jour même Olivier, accompagné de M. de Funcal comme consul du Portugal, se rendrait au bureau des concessions pour faire enregistrer la sienne ; fort heureusement, il n'avait ni exequatur ni envoi en possession à obtenir des autorités locales. Toutes les formalités ayant été accomplies à Londres, il lui suffisait de faire transcrire son titre et, l'or aidant, tout pouvait être terminé en quelques heures. Pendant ce temps-là, le Canadien devait engager un certain nombre de ses compatriotes pour commencer l'exploitation du placer.

Il fut également décidé qu'on visiterait en partant les mines de Saint-Stephen et de Royal-Elisabeth, qui n'étaient qu'à deux journées de marche de Melbourne, afin de se rendre compte des moyens employés pour l'extraction intérieure, la séparation du minerai et le lavage de l'or.

Ces projets définitivement adoptés, Willigo prit congé de ses amis en leur donnant rendez-vous pour le soir, et ces derniers se disposèrent à se rendre chez le baron de Funcal. Cette entrevue, surtout après les derniers événements, promettait d'être d'un intérêt palpitant. Bien que le trajet fût court, ils prirent l'une des voitures de l'hôtel : les rues regorgeaient de monde, la foule était agitée et houleuse comme aux jours de grande émotion populaire. La mort de Powell avait surexcité les esprits, et la plus légère imprudence pouvait faire éclater quelque dangereuse manifestation que les autorités eussent été impuissantes ou peut-être peu disposées à réprimer.

Quelques moments après son départ, la voiture de nos amis s'arrêtait en face du consulat de Portugal, dans l'élégant quartier de Royal-Elisabeth. Le baron de Funcal, entouré de ses attachés, don Cristobal-Coco et Pedro da Sylva-Lupin, recevait ses invités au bas du perron de son hôtel.

Troisième partie

LES EXPLOITS DE BLACK

CHAPITRE PREMIER

Une visite au consulat de Portugal.—Le faux baron de Funcal.—La maison mystérieuse.—Trahison.—Pris dans la muraille.—La mort par asphyxie.

M. de Funcal introduisit le comte d'Entraygues et ses amis dans une pièce ornée à l'orientale qui lui servait de salon de réception, et fit signe à ses deux argousins de les laisser seuls, c'est ainsi du moins que les visiteurs interprétèrent le départ immédiat des policiers.

— Monsieur le comte, dit alors le faux baron, en s'adressant à Olivier, vous ne sauriez croire combien j'avais hâte de converser avec vous ; mais les Invisibles sont à la tête d'une police si bien faite, à Melbourne, qu'il fallait, pour n'éveiller aucun soupçon dans l'intérêt de votre sûreté, faire naître d'une façon naturelle l'occasion de nous rencontrer.

— Je partageais votre impatience, monsieur, répondit Olivier, et puisque vous parlez de la police des Invisibles, permettez-moi de vous complimenter

sur la vôtre. C'est vraiment miraculeux qu'arrivé depuis huit jours à peine à Melbourne vous l'avez organisée assez bien pour avoir pu déjà me faire parvenir des renseignements aussi exacts sur les agissements de mes ennemis. En vérité, c'est à croire que vous possédez des intelligences au cœur de la place.

— Vous me comblez, en vérité, fit l'ancien chef de la sûreté en s'inclinant ; mais en même temps il attachait sur le jeune homme un regard clair et froid, comme s'il eût voulu s'assurer du sens véritable que le comte d'Entraygues donnait à ses paroles.

Ce ne fut qu'un éclair incisif et rapide, mais il suffit sans doute au policier pour voir que son interlocuteur avait exprimé franchement sa pensée, sans la moindre retenue, car il ajouta presque immédiatement :

— Il n'y a pas de police sans ces intelligences dont vous parlez, monsieur le comte ; si nous ne trouvions le moyen d'arriver d'une manière ou d'une autre à capter la confiance de ceux que nous sommes chargés de surveiller, nous n'apprendrions les événements que nous avons intérêt à connaître, que quand ils seraient accomplis, c'est-à-dire alors qu'il n'y aurait plus moyen de les prévenir ou de s'en garer.

— Alors, monsieur, vous connaissez mes ennemis. Vous savez quelles gens se réunissent sous le nom de société des Invisibles, et surtout quel but ils poursuivent en employant toutes les ressources d'une puissance réellement formidable, pour m'empêcher d'épouser la princesse Vasilewska.

— Parfaitement, monsieur le comte... Rien de tout cela ne m'est inconnu.



Le baron recevait ses invités au bas du perron.—Page 66, col. 1

— Vous pouvez me renseigner alors sur toutes ces questions, dont j'ai vainement tenté de percer le mystère.

— Je le puis, monsieur le comte, et c'est même pour cela que j'ai provoqué cette entrevue.

— Je vous écoute, monsieur, car j'ai hâte de savoir le dernier mot de cette singulière affaire.

— Le dernier mot vous appartient, monsieur ; c'est le premier qu'il est important de vous faire connaître.

— Je ne vous comprends pas.

— Écoutez-moi, et procédons par ordre... Les Invisibles sont une société patriotique, qui se propose de réunir en un seul groupe tous les rameaux épars de la famille slave, pour les opposer au germanisme dont l'ambition débordante finit par devenir un danger pour le monde. Cette société compte ses adhérents par millions, elles recrute dans toutes les classes de la société, depuis l'humble chaumière du moujik jusqu'au palais des princes et aux marches même du trône. Tout le vieux parti russe en fait partie. En France, pays qui s'endort dans sa force et sa richesse, on hausserait les épaules, si l'on parlait des aspirations des Teutons à do niner le monde ; mais pas en Russie, où l'on suit d'un œil attentif le mouvement général qui se produit en Allemagne, par la parole, par l'écrit, par l'enseignement dans les universités et par la poésie.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE BOITE
LE GRAND
SHILOH'S
CURE.

Remède contre le toux
25c, 50c, \$1

Cuérît la Consommption, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

Vendu par B. E. McGALE

J. SEULE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES
52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

PACIFIQUE
CANADIEN
EXCURSIONS

AU
MANITOBA
ET DANS
L'OUEST CANADIEN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR
seront vendus les
13, 20 et 27 JUIN, et le 11 JUILLET 1893
Bons pour 40 jours

A Deloraine et retour	} \$28
Reston ..	
Estevan ..	
Biscarth ..	
Moosomin ..	
Regina ..	} \$30
Mooseaw ..	
Yorkton ..	
Prince Albert ..	} \$35
Calgary ..	
Edmonton & Retour	\$40

Pour l'Exsition Colombienne, de Montréal à Chicago & retour.... \$24

De Vancouver à Alaska & retour.... \$95

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COIN DE LA RUE ST. FRANÇOIS XAVIER.

A. LEOFRED
(Gradué de Laval et de McGill)
INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

Dans le premier souvent on verse le second,
Le tout et son collier aux escrocs fait affront.

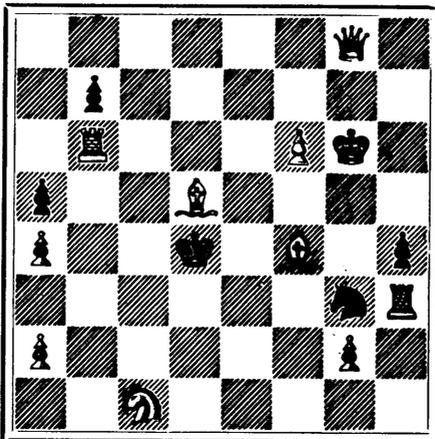
ENIGME

Devinez, ma chère Faufine,
Ce que je m'imagine ;
Un composé de chair et d'os,
Qui ne peut sans ennui demeurer en repos,
Qui marche sur des clous et n'en sent point de maux,
A qui je viens de voir, écoutez des merveilles,
Six pieds, deux mains, quatre yeux, deux bouches, quatre oreilles,
Et le derrière sur le dos ;
Pourriez-vous bien m'en montrer de pareilles ?

No 108—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth, Nouvelle-Ecosse

Noirs—5 pièces



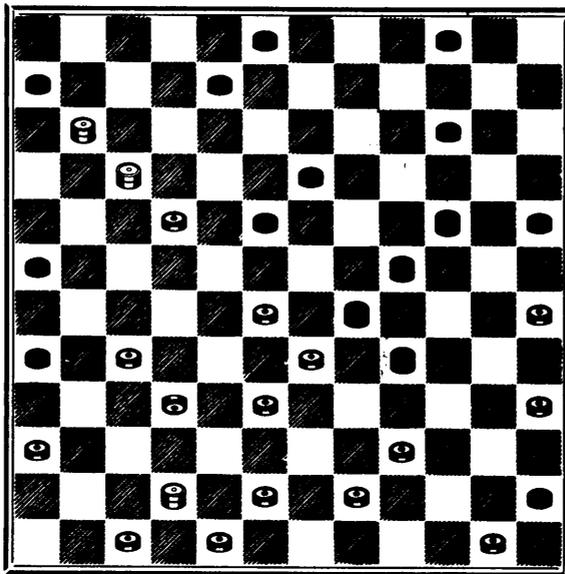
Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 107.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. T. Brunet, fils, Lachine

Noirs—15 pièces



Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 105

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
41	35	29	40
54	48	42	66
32	25	31	20
64	59	26	43
38	32	43	26
50	45	39	37
61	56	62	49
30	24	18	46
52	4	26	72
4	7 gagnent		

Solutions justes par MM. J. A. Bleau, Nap. Contant, J.-B. Guy, Montréal ; Ars. Campbell, A. Ladouceur, Ste-Cunégonde, Alf. Morin, Ottawa.

Solution de la charade : Détour.

Solutions justes : J. B. R. Legendre, St-Joseph de la Beauce ; Mlle Alice Aubert, Québec ; Mlle N. Roy, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 107

Blancs Noirs
1 T7D 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

COLLETTES

EN

DENTELLES NOIRES

Des centaines de colletttes en dentelles noires devront être vendus à des réductions qui devront en assurer la vente.

HABITS POUR HOMMES

Habits pour hommes en alpaca, en toile, en soie, dans toutes les couleurs et grandeurs, coupes parfaites, prix très bas.

BLOUSES POUR DAMES

Des centaines de douzaines de blouses pour dames de ront être vendues d'ici à la fin du mois à des prix qui en assureront une vente rapide. Voyez notre assortiment qui est immense. Et les prix sont extrêmement bas.

60 DESSINS!!

DE DENTELLES NOIRES

Nous offrons à nos pratiques soixante patrons différents en dentelles de soie noire et nous prions les dames de faire une visite dans ce département où ils verront les plus belles dentelles qui puissent être vues à Montréal.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bel. Vol. 2193

Federal Vol. 58

LAPRES ET LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. après appartenait autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 728

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail.]

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



PLUS QUE SATISFAISANT.
66 CHEEVER PL., BROOKLYN N.-Y., 19 juin '91.

Durant 12 ans mon fils souffrait de spasmes. Il tombait tous les 15 jours, mais plus récemment c'était une ou deux fois la semaine. Nous allâmes chez les médecins les plus distingués mais sans obtenir de soulagement. Naturellement nous commençâmes à perdre l'espoir de le guérir quand nous entendîmes parler du Tonique Nerveux du Père Koenig. En ayant acheté à titre d'essai nous devons vous dire que le résultat a été des plus satisfaisants. Voilà 3 mois de cela et mon fils, complètement guéri, n'a pas été malade depuis. Veuillez bien recevoir nos remerciements. Votre fameux remède l'a sauvé. Assurément dans la condition où il se trouvait il aurait vite succombé. C'est notre opinion que votre excellent remède l'a guéri.

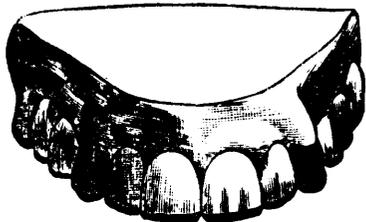
DAME M. MOLONY.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co, London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entre-tient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles \$5 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
129 rue St-Laurent.

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les Mangeurs de Feu."

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, réconforte et restaure.

1293

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie.
N. B — Ordres de la campagne remplis avec soin.
Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Quand vous sortez pour faire vos achats n'oubliez jamais d'entrer chez

Boisseau Frères

Leurs marchandises sont toujours à meilleur marché que que partout ailleurs.

RIEN QUE DES JOBS CHEZ EUX

Cinquante pour cent en dessous du prix pour tout ce qui suit :

3,000 MORCEAUX POUR ENFANTS

Robes en Chambray,
Robes en Dentelle,
Robes en mousseline,
Robes en Lawn brodé,
Robes en Drap d'été,
Robes en Serge bleu marin,
Robes en Cachemire de couleur,
Robes en Toile de foin brodée,
En Cheviot garniture de fantaisie

La plus belle collection d'échantillons de voyageur que vous ayez jamais vue.

TABLIERS de toutes les coupes imaginables, en mousseline, en lawn blanc, en dentelle crème et blanche, en broderies de toutes qualités, en toile écrue, en toile carreautee.

POUR DAMES. — Matinées, Tabliers et Jupons dans les mêmes étoffes que les articles ci-dessus.

Nous venons encore de recevoir 96 pièces de Crêpon, pour robes, dans toutes les couleurs les plus nouvelles, toujours à 31c au lieu de 65c. Venez de suite si vous voulez en avoir.

Venez acheter chez nous votre Chapeau, votre Parasol, vos Gants, vos Rubans, en un mot tout ce que vous avez besoin. Pour quelle raison ? nous direz-vous. — Parce que nous vendons à bien meilleur marché que partout ailleurs.

BOISSEAU FRERES

235 et 237, St-Laurent

DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visites et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres

Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Forme des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél. Bell 6513

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier



Scientific American Agency for

PATENTS
PATENTS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 33 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 251 Broadway, New York City.